

D^r CH. BURNEY

LA

MUSIQUE

DANS

LES COURS ALLEMANDES

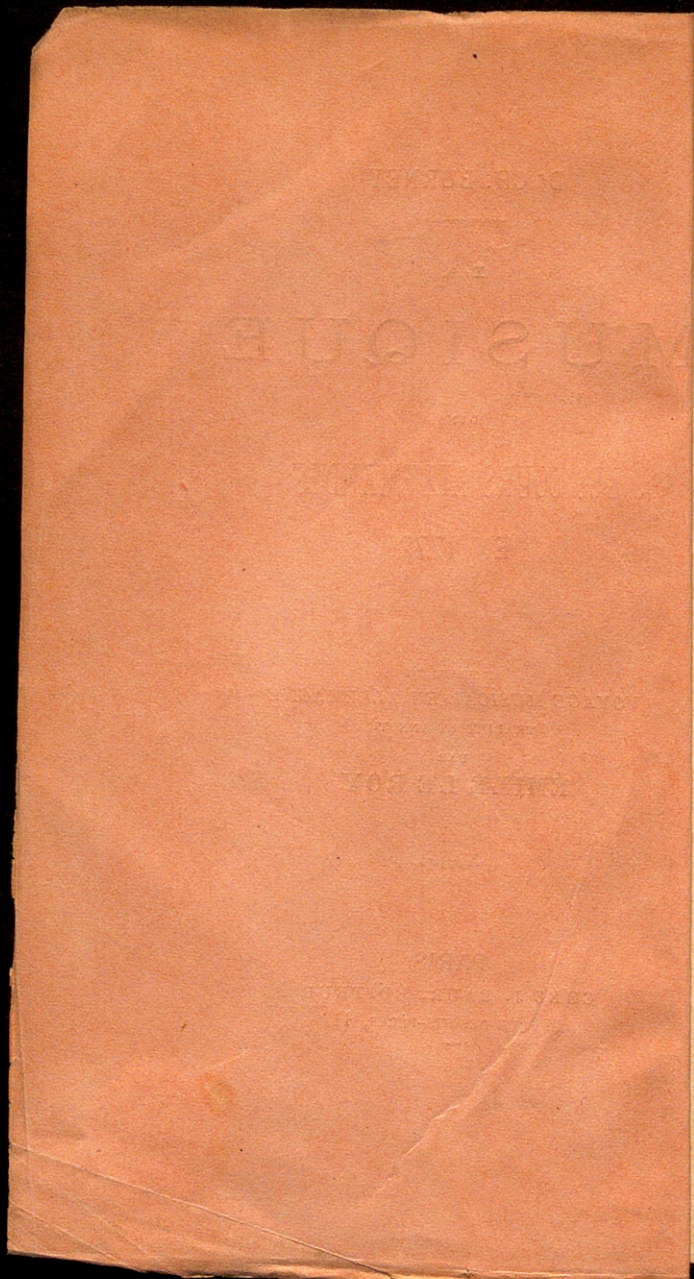
EN 1772

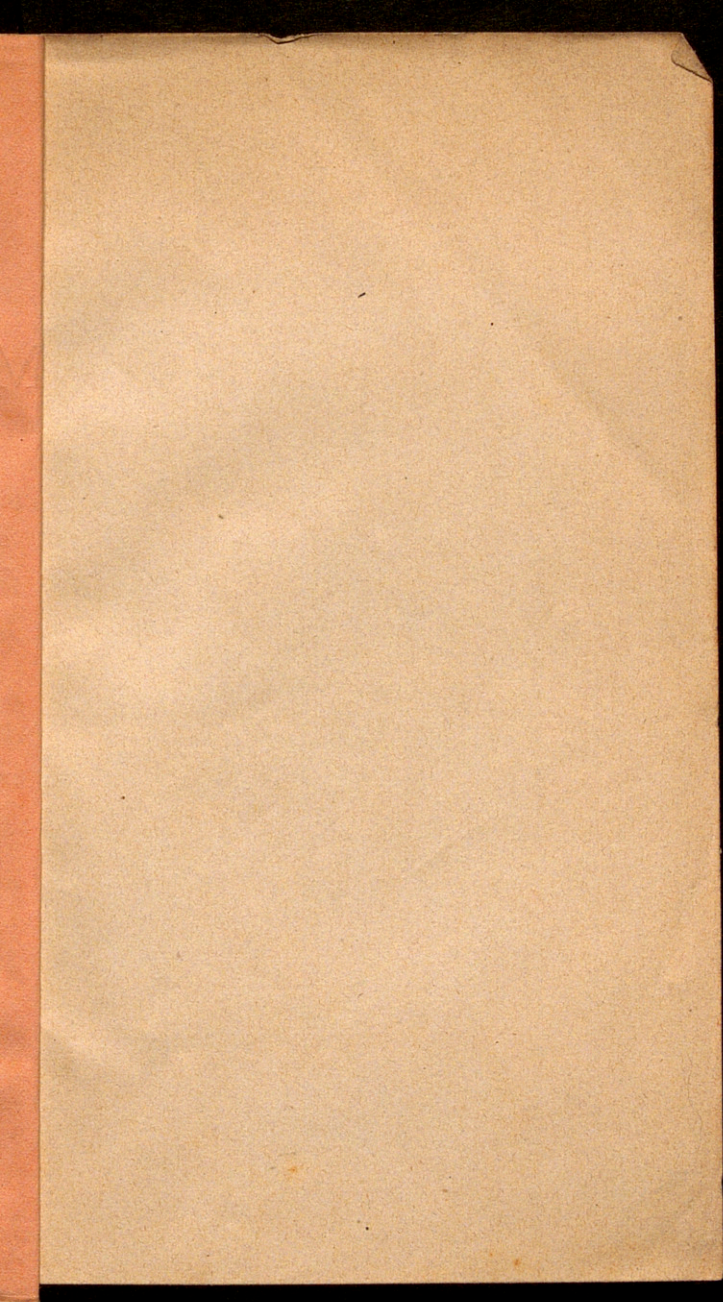
EXTRAIT DU
VOYAGE MUSICAL EN ALLEMAGNE
TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR
ÉMILE LE ROY

PARIS
CHEZ J. BAUR, ÉDITEUR
11, RUE DES STS-PÈRES, 11,

16







LA MUSIQUE

DANS LES COURS ALLEMANDES

EN 1772



D^r CH. BURNEY

LA

MUSIQUE

DANS

LES COURS ALLEMANDES

EN 1772

EXTRAIT DU
VOYAGE MUSICAL EN ALLEMAGNE

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR

ÉMILE LE ROY

PARIS

CHEZ J. BAUR, ÉDITEUR

11, RUE DES SAINTS-PÈRES.

AUTUN, IMPRIMERIE DE JUSSIEU PÈRE ET FILS

A MADEMOISELLE E. B.

REMEMBER

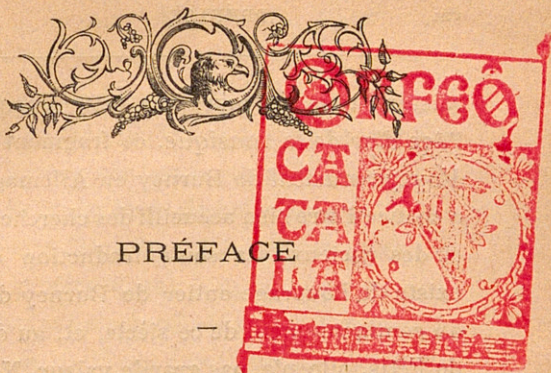


E. L.

1*

WILLIAM L. B.

REMEMBER



PRÉFACE

LES quelques pages que nous offrons au public sont destinées principalement aux amateurs de musique, à ceux qui ne se contentant pas d'entendre, d'étudier et de juger l'école moderne sous tous ses aspects, veulent remonter plus haut, et, par la comparaison avec les anciennes écoles, augmenter leurs connaissances et voir le chemin parcouru depuis tantôt deux siècles par l'art musical émancipé.

Aujourd'hui que le dix-huitième siècle est fouillé dans ses derniers recoins, et que de nombreux et importants travaux pa-

raissent tous les jours sur cette époque, l'âge d'or de la musique, ce fragment du *Voyage musical* de Burney en Allemagne a chance d'être bien accueilli des chercheurs et des curieux. La seule traduction qui existe de l'ouvrage entier de Burney date du commencement de ce siècle, et, au dire de Fétis, elle n'a pas grande valeur. Nous avons tout lieu de craindre que la nôtre soit jugée aussi sévèrement : le voyageur anglais, pour être complet et ne rien oublier dans son *journal*, procède souvent par phrases courtes et hachées ; certains passages sentent fort le fait divers ; l'art des transitions, si cher aux classiques, lui semble totalement inconnu. Nous avons suivi Burney de Manheim à Munich, dans ces petites cours allemandes, riches et désœuvrées, où la littérature française et la musique italienne exerçaient leur empire ; au milieu de cette aristocratie intelligente, amie des arts et des sciences, qui ne

croyait pas déroger en admettant dans son intimité les grands artistes qui charmaient ses loisirs ; ces beaux jours devaient bientôt finir, au bruit des clameurs de la Révolution française, et il semble qu'un secret pressentiment poussait tous ces principicules à s'étourdir le plus galamment du monde, pour ne point voir approcher l'orage. Burney ne fait point de politique en voyage, ce en quoi nous devons le féliciter ; il ne cherche, ne voit et n'entend que la musique quelle qu'elle soit, mais de préférence l'italienne ; il converse des heures entières avec les grands artistes, avec la Faustina, la Mingotti, sa rivale ; Guadagni, le créateur du rôle d'*Orfeo*, de Gluck ; Rauzzini, le beau ténor, obligé de fuir de Dresde en Angleterre pour échapper à des succès qui n'ont rien de musical ; avec Hasse, le Sassone cher aux Vénitiens ; s'il rencontre sur sa route les noms du jeune Mozart ou de Bach, il les salue fort respec-

tueusement et en prend bonne note sur ses tablettes ; il court les rues à la suite des Pauvres-Ecoliers *instruits par les Jésuites* ; fouille les bibliothèques , y prélève son butin, entre dans les églises et les couvents, écoute les orgues qu'en général il trouve détestables, et, quoique protestant, assiste sans sourciller à de longues messes en musique.

Bref, il est tout entier à son affaire, bien qu'un peu superficiel dans son étude, et le lecteur le suit volontiers dans les salons comme dans les temples.

Peut-être, plus tard, retrouverons-nous le docteur Burney à Vienne, au centre intellectuel et artistique de l'empire ; ces quelques pages ne suffisent pas à faire connaître l'état de la musique en Allemagne dans la seconde moitié du dix-huitième siècle ; et nous nous hasarderons à publier ce qui dans Burney a trait à son séjour dans Vienne. La valeur musicale de cette

partie est incontestablement plus grande que celle du début de ce voyage.

Que si quelques esprits *sérieux* trouvent étrange que nous ayons choisi le moment actuel pour réveiller de si beaux souvenirs, nous leur répondrons, qu'à coup sûr, Burney n'a pas écrit pour eux, et qu'en tout temps, il est doux de se souvenir du passé pour oublier le présent et le faire supporter. N'y a-t-il pas des fleurs en toutes saisons? Nous avons ajouté quelques notes très brèves au texte de notre voyageur, notes biographiques, dont Fétis nous a donné les principaux éléments; nous avons cru qu'il était juste de signaler au passage nombre d'artistes qui eurent aussi leur jour de célébrité, et dont aujourd'hui il reste à peine un nom et une date. Ainsi va la gloire de ce monde.

Et maintenant, pour finir, disons avec Toppsfer, l'ingénieux voyageur et conteur genevois : « Va, petit livre, et choisis ton

» monde ; car aux choses folles, qui ne rit
» pas, baille ; qui ne se livre pas, résiste ;
» qui raisonne, se méprend ; et qui veut
» rester grave, en est maître. »

E. L.

18 juillet 1880.





LE DOCTEUR BURNEY

NÉ en 1726 à Shrwesbury, Charles BURNEY eut pour maîtres Baker et le docteur Arne ; après avoir été successivement organiste à Londres, instrumentiste à *Drury-Lane*, puis de nouveau organiste à Lynn, comté de Norfolk, il revint se fixer définitivement dans la capitale de l'Angleterre ; malgré ses échecs au théâtre, il fut reçu docteur en musique de l'université d'Oxford, vers 1766 ; puis il se mit à voyager en France, en Italie (1770), en Néerlande, en Allemagne (1772) pour amasser les matériaux d'un ouvrage considérable, l'*Histoire*

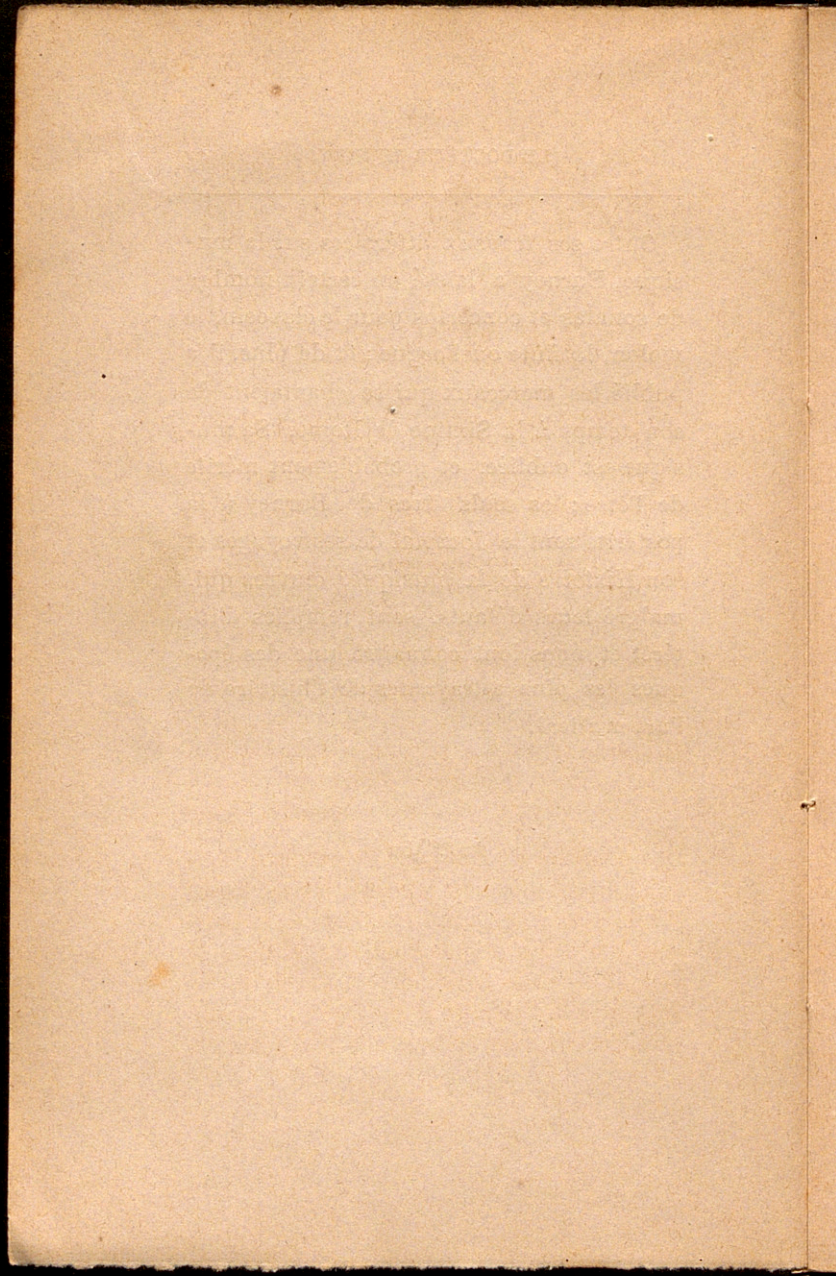
de la Musique ; ouvrage qui lui demanda quatorze années de travail, mais néanmoins superficiel, à cause du défaut de science complète et d'harmonie chez l'auteur. Cette histoire parut en 1788.

Burney fut chargé en 1785 de publier les comptes rendus des fêtes de la commémoration de Handel ; il y joignit une notice sur ce grand maître. On lui doit aussi une vie de Métastase qu'il avait fréquenté assidûment durant son séjour à Vienne.

En 1790 il devint titulaire de l'orgue de Chelsea, et mourut dans cette ville, le 12 avril 1814, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, laissant une admirable bibliothèque de livres et traités sur la musique, et une collection unique de manuscrits anciens et modernes. Miss Burney, fille du docteur, plus tard M^{me} d'Arblay, écrivain de mérite, est l'auteur du roman d'*Evelina*, roman qui dut avoir un grand succès, puisqu'on le réimprime encore aujourd'hui.

Outre ses travaux littéraires sur la musique, Burney a laissé un certain nombre de sonates et concertos pour le clavecin, le violon, la flûte ou l'orgue ; et de plus, il a publié les morceaux qui se chantaient de son temps à la Sixtine de Rome. Sa musique est oubliée, et probablement mérite de l'être ; les seuls titres de Burney à la postérité sont le *Journal* de ses voyages et son *Histoire de la musique*, œuvres qui, malgré leurs défauts, sont remplies d'intérêt et nous font connaître une des époques les plus attrayantes de l'histoire de l'art musical.







LA MUSIQUE

DANS LES COURS ALLEMANDES

EN 1772

I

MANHEIM

La musique militaire. — La ville. — *Zémire et Azor*.
— La bibliothèque.

5 août 1772.

La première musique que j'entendis à Manheim fut la musique militaire. Je me logeai sur la *place d'Armes*. La *retraite* ne se compose que de fifres et de tambours, et dans le jour, il n'y a rien à entendre. Si j'avais eu des dispositions à décrire d'une façon pompeuse les seuls effets des instruments à vent dans la

musique militaire, je n'aurais pas eu à quitter Londres ; car chaque jour, à Saint-James ou au Parc, nous avons d'excellentes musiques, et comme jusqu'ici je n'ai rien vu de plus martial que nos hommes, de même la musique et les musiciens dans les autres villes ne surpassent les nôtres que par le nombre et la variété des instruments ; notre musique militaire actuelle doit sembler avoir fait de grands pas vers la perfection, à moi et à tous ceux qui se rappellent qu'il y a vingt ans nos gardes ne jouaient que la marche de *Scipion*, et nos régiments de ligne ne possédaient que des tambours.

Les dépenses et le luxe de la cour de Manheim sont prodigieux ; le palais et ses annexes couvrent plus de la moitié de la ville, et la moitié des habitants qui servent au palais ruine le reste de la ville, qui semble plongé dans la plus profonde indigence.

La maison des Jésuites, construite par l'Electeur actuel, confine au palais ; elle a trente fenêtres de façade, sans compter l'église qui est la plus belle de la ville ; la façade du théâtre, qui ne forme qu'une petite aile du palais, compte aussi trente fenêtres.

Manheim est la ville la plus propre, la plus

belle, la plus régulière que j'aie vue : sa forme est ovale ; les rues, comme celles de Lille, sont *tirées au cordeau*, et vont en droite ligne d'un bout à l'autre ; les places y sont nombreuses ; on y compte 1548 maisons, et en 1766 la population s'élevait au chiffre de 24,190 habitants.

Jeudi 6 août, le soir, je suis allé au théâtre. On y jouait *Zémire et Azor*, traduit en allemand et arrangé sur la jolie musique de Grétry ; ce fut la première représentation dramatique à laquelle j'assistai en Allemagne.

Pendant l'été, l'Electeur Palatin réside à Schwetzingen, à trois lieues de Manheim, et pendant ce temps une troupe ambulante est chargée d'amuser les citoyens. La représentation se donnait dans une salle provisoire, élevée sur un coin de la grande place du marché ; cependant, bien qu'on n'y vît que des planches de sapin, la scène était bien ornée, les décors et les costumes ne manquaient ni de goût ni d'élégance.

J'étais curieux d'entendre jouer en allemand, mais encore plus d'entendre chanter dans cette langue. Je dois avouer que je fus étonné de voir que la langue allemande, en dépit de toutes ses consonnes dures et gutturales, est

mieux disposée pour la musique que la langue française. Je suis fâché de revenir encore à la charge ; mais je dois dire que, en français, les nombreuses syllabes nasales et muettes me paraissent corrompre et vicier la voix, plus que les défauts de toutes les autres langues que j'ai entendues. ¹

La chanteuse qui jouait le rôle de Zémire n'avait pas une grande voix, mais son style était naturel et agréable ; elle chantait avec goût, sans forcer son organe ou sortir du ton ; deux des chanteurs avaient des voix convenables ; leur *portamenti* et leur expression n'auraient pas choqué ceux qui ont longtemps entendu les meilleurs artistes d'Italie.

En somme, je fus plus satisfait de ces chanteurs que de tous ceux que j'avais entendus depuis mon arrivée sur le continent.

En vérité, les Allemands sont si avancés dans la musique et ont de si habiles compositeurs nationaux, que je ne puis comprendre qu'ils n'aient pas de drames originaux mis en

1. C'était aussi l'avis de Jean-Jacques Rousseau qui prouva le contraire en composant le *Devin de Village*, en 1752. Gluck, Grétry, Philidor, Duni, Monsigny et d'autres maîtres illustres répondirent aussi victorieusement au citoyen de Genève et à l'*italianissime* Burney.

musique par des Allemands, sur paroles allemandes; s'ils en sont réduits aux traductions, pourquoi ces traductions ne gagneraient-elles pas à recevoir une nouvelle musique ?¹

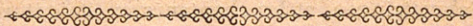
L'orchestre était bien inférieur à celui de Bruxelles, en nombre et en discipline; tous les bons artistes étaient alors avec l'Electeur à Schwetzingen, et les chanteurs en étaient réduits à ne compter que sur leur propre mérite.

7 août.

J'ai visité la bibliothèque publique; belle salle, avec de beaux livres, mais non des plus anciens, et quelques manuscrits; le reste a été enlevé par les Bavaois dans la guerre de 1622, et donné au Pape : ces richesses sont bien connues à la bibliothèque du Vatican sous le nom de *Collection d'Heidelberg* ou *Palatine*. La bibliothèque contient, dit-on, aujourd'hui 4,000 volumes, mais, bien que dans son récit pompeux l'auteur des *Etrennes palatines* parle de manuscrits et dise qu'ils sont renfermés dans une chambre spéciale,

1. Keiser, et Mozart après lui, avaient déjà écrit sur des paroles allemandes; le second devait bientôt donner son chef-d'œuvre, la *Flûte enchantée*, à Vienne, en 1791.

M. Lamey, le bibliothécaire, pour lequel j'avais une lettre de M. Girard, de Bruxelles, m'avoua en confidence que la collection était trop récente pour être riche en manuscrits, et que le peu qu'elle possède est sans importance.



II

SCHWETZINGEN

L'orchestre de l'Électeur et les artistes du chant. —
Leurs qualités et leurs défauts. — L'altesse mélomane.

LA liste seule des artistes au service de Son Altesse donnerait une idée très avantageuse de l'excellence de son orchestre. Elle compte près de cent instrumentistes et chanteurs. Je ne mentionnerai que les noms des principaux artistes qui sont déjà connus en Angleterre.

M. Holzbauer est l'un des maîtres de chapelle.

MM. Christian Cannabich¹ et Charles Töeschi sont violonistes solos ; le premier conduit les opéras italiens, et le second les opéras français et allemands.

Ces trois artistes sont auteurs de plusieurs excellentes *symphonies*, dont quelques-unes ont été imprimées en Angleterre.

M. Jean - Baptiste Wendling² est flûte principale, et parmi les violons se trouvent Jean Töeschi, Frenzel, Franz et Charles Wendling et Cramer³. Ce dernier passe pour le meilleur soliste de l'Europe ; j'en dirai peu de chose, d'ailleurs, car il est aujourd'hui à Londres, et mes concitoyens pourront par eux-mêmes juger de ses talents.

Le chant compte vingt-trois artistes, parmi lesquels il faut distinguer particulièrement

1. Ch. Cannabich (1731-1798), violoniste de mérite, ami de Mozart. — Ch. J. Töeschi, dont le vrai nom est Tesca della Castella-Monte, a composé des ballets et de la musique de chambre, né en 1724, mort en 1788.

2. J.-B. Wendling, mort en 1800 à Munich. En 1780, il brilla au concert spirituel à Paris.

3. Guillaume Cramer (1745-1800), élève de Stamitz et de Cannabich, violoniste remarquable par la légèreté et l'énergie de son jeu, mort à Londres.

M^{lle} Wendling¹, M^{lle} Danzi, M^{me} Cramer, et les signori Roncaglia, Pesarini et Saporosi.

Beaucoup de ces musiciens de la cour sont à l'année ou surnuméraires; au bout d'un certain temps de service chez l'Electeur, les premiers, s'ils viennent à perdre leur voix ou leur talent par l'âge ou un accident, reçoivent une petite pension tout le temps qu'ils vivent à Manheim; et même s'ils préfèrent se retirer dans leur pays ou ailleurs, la moitié de cette pension leur est assurée.

Je désirais ardemment en venir à mon but, qui était d'entendre les plus habiles de ces artistes; mais rien ne se fait vite dans ce bon pays d'Allemagne. « *Hâte-toi lentement* » semble leur proverbe favori. Le premier jour il fallut faire des visites, et le second les recevoir; le troisième j'avais quelque chance, peu certaine, d'obtenir la faveur que j'ambitionnais.

1. J.-B. et Ch. Wendling étaient mariés tous les deux, et leurs femmes chantaient à la cour de Manheim. Nous ne savons laquelle de ces deux artistes Burney désigne ici. — *Fr. Danzi* (1756-1791), femme du hautboïste Lebrun, chanta avec succès en Italie, en Angleterre et en Allemagne. — *Fr. Roncaglia*, bon sopraniste, né en 1750. — Fétis est muet sur Pesarini et Saporosi.

Dimanche, 9 août.

Le soir, la représentation se composa de *la Contadina in corte*, opéra - comique¹ qui fut chanté sur le théâtre de l'Electeur. La musique est l'œuvre du signor Sacchini; elle est pleine de cette clarté, de cette grâce, de cette élégante simplicité qui caractérisent les productions de ce maître. La partie vocale était confiée au signor Giorgetto, sopraniste italien, dont la voix est faible et l'habileté fort médiocre; à la signora Francesca Danzi, jeune allemande, dont la voix et l'exécution sont brillantes : bien de sa personne, elle trille avec facilité et son style est aussi italien que si elle eût passé sa vie au-delà des Alpes; en somme, M^{lle} Danzi est une artiste de mérite fort agréable et qui promet beaucoup pour l'avenir; elle est jeune, n'ayant encore paru sur aucune scène avant cette saison. Le ténor italien Zacca a déjà chanté en Angleterre; son plus beau titre de gloire, c'est qu'il est supportable; la signora Allegrante, jeune italienne, grâce à M. Holzbauer, chante agréablement et simplement : bien que

1. Écrit à Rome en 1765.

la nature de sa voix ne lui permette pas d'aspirer aux grands rôles de l'opéra, elle me paraît tenir la seconde place d'une façon très satisfaisante. Entre les deux actes de l'opéra se trouve un ballet ; le second acte représente une fête allemande, la plus divertissante que j'aie jamais vue. Une des principales danseuses se trouve être la fille de feu le célèbre Stamitz, dont les symphonies sont si remarquables.

L'Electeur, l'Electrice et la princesse royale de Saxe assistaient à cette représentation. Le théâtre, quoique petit, est convenable ; les décors, les costumes ingénieux et élégants ; les figurants plus nombreux que je ne les ai vus, soit à Paris, soit à Londres ; dans les danses de la fête allemande, il y avait plus de cent personnes à la fois sur la scène : mais cet ensemble est peu de chose comparé au théâtre de Manheim pendant l'hiver, où l'opéra se chante dans une des plus grandes et des plus splendides salles de l'Europe, capable de contenir cinq mille spectateurs. Cette saison d'opéra commence généralement le 4 novembre, et se continue, deux fois par semaine, jusqu'au mardi gras.

On m'a dit que le seul éclairage du théâtre de Manheim, avec des bougies, coûte à l'Elec-

teur plus de quarante livres ¹, à chaque représentation ; et le total des frais nécessaires pour monter un opéra nouveau s'élève à près de quatre mille livres. Le Grand-Théâtre devait s'ouvrir, l'hiver suivant, avec un opéra composé par M. J. Bach ², que l'on attendait de jour en jour de Londres, lorsque j'étais à Manheim.

Je ne puis finir cet article sans rendre justice à l'orchestre de S. A. Electorale, si justement renommé dans toute l'Europe. Je reconnus comme vrai tout ce que sa réputation me donnait le droit d'en attendre : la puissance d'un orchestre vient naturellement du grand nombre d'exécutants ; mais l'usage judicieux de cette puissance doit être la conséquence de la bonne direction qu'on lui imprime. L'orchestre de Manheim contient certainement plus de solistes éminents et de bons compositeurs que pas un en Europe : c'est une armée de

1. 1,000 francs.

2. *Jean-Chrétien Bach*, onzième fils du grand Sébastien Bach, surnommé *Bach de Milan*, et plus tard *Bach de Londres*, membre le plus populaire de cette très illustre famille. (Voir *J.-S. Bach*, par F. Grenier, p. 213. Paris, 1876.)

généraux également bonne pour préparer le plan d'une bataille et pour la livrer.

Mais ce n'est pas seulement pour le grand opéra que cet admirable orchestre a été si bien cultivé et perfectionné, mais aussi pour les concerts de la cour. Cette réunion d'artistes a, pour déployer toute sa puissance, une grande et belle salle où elle peut rendre tous les effets, toutes les beautés, toutes les délicatesses de la musique, surtout de la musique vocale. C'est là que Stamitz¹, stimulé par les productions de Jomelli, a pour la première fois étendu les limites de l'ouverture ordinaire de l'opéra, qui jusqu'alors ne servait au théâtre que comme un court prélude, comme un signal destiné à imposer silence, à fixer l'attention, à l'entrée des chanteurs. Depuis la première découverte due au génie de Stamitz, chaque effet musical a été rendu avec la somme de son musical qu'il demande; c'est dans cette salle que sont nés le *crescendo* et le *diminuendo*; le *piano*, que l'on n'employait principalement qu'en guise d'*écho*, le *forte*, devinrent ainsi de véritables couleurs musicales, susceptibles de

1. Jean-Charles Stamitz (1719 - 1764), violoniste célèbre, prédécesseur de Haydn dans la symphonie.

nuances comme le rouge et le bleu en peinture.

J'ai cependant trouvé dans l'orchestre de S. A. Electorale un défaut, commun d'ailleurs à tous ceux que j'ai entendus, mais que j'espérais ne pas rencontrer dans une pareille réunion d'artistes. Ce défaut est le manque de justesse dans les instruments à vent. Je sais qu'il est naturel à ces instruments d'être hors du ton voulu¹; mais un peu de cet art et de cette habileté que ces grands artistes ont montrés à vaincre des difficultés de tout genre, auraient dû être employés à corriger ces défauts qui gâtent et ternissent les couleurs de l'harmonie. C'était bien le cas, hier soir, pour les bassons et les hautbois, déjà trop élevés au commencement, et qui continuèrent de monter jusqu'à la fin de l'opéra.

Mon oreille ne put découvrir d'autre imperfection dans cet orchestre, pendant toute la représentation; et ce défaut est si commun dans tous, que ma critique ne saurait être sévère à son égard, et est plutôt flatteuse pour les membres des autres orchestres européens.

1. Grâce aux progrès de la facture, nous avons changé tout cela.

L'Electeur, fort habile flûtiste lui-même, et parfois bon violoncelliste, donne tous les soirs un concert dans son palais, lorsqu'il n'y a pas spectacle public au Théâtre; mais lorsque cela arrive, l'entrée est gratuite, non-seulement pour ses sujets, mais encore pour les étrangers de tous pays.

Durant la belle saison, la sortie de l'opéra à Schwetzingen, dans les jardins de l'Electeur, jardins très beaux, tracés dans le style français, forme un coup-d'œil d'une animation et d'une splendeur inimaginables. Le terrain étant uni et sans ondulations, eût été moins favorable à la liberté d'allures et aux caprices de nos jardiniers anglais, que le genre qui a été adopté. L'orangerie est plus vaste que celle de Versailles, et peut-être que toute autre en Europe.

La suite de S. A. Electorale à Schwetzingen pendant l'été, monte à quinze cents personnes, qui toutes sont logées à ses frais dans ce petit village.

Pour un étranger, qui traverse les rues de Schwetzingen, en été, le village ne doit lui paraître occupé que par une colonie de musiciens, qui se livrent constamment aux exercices de leur profession : ici, l'on entend un

violoniste ; là, un flûtiste ; plus loin, un habile hautboïste, puis un basson, une clarinette, un violoncelle, ou une réunion de tous ces instruments.

La musique semble le principal et perpétuel amusement de Son Altesse ; les opéras, les concerts auxquels tous ses sujets sont admis, forment le jugement et éclairent le goût musical dans tout l'Electorat.



III

LUDWIGSBURG

La cour de Wurtemberg. — Les artistes de l'orchestre, les cantatrices. — Les soldats de Son Altesse. — Conservatoires de jeunes gens et jeunes filles. — Schubart. — Conversation italo-latine.

CE n'est pas chose rare, en Allemagne, de voir un prince souverain, différant en cela de ses sujets, abandonner la vieille capitale de ses Etats, et en choisir une autre à une petite distance de l'ancienne ; ce qui, par la suite des

temps, non-seulement ruine le commerce, mais diminue grandement le chiffre des habitants, attirés par la nouvelle résidence; parmi les princes qui donnent cet exemple, se trouvent l'Electeur de Cologne, qui s'est retiré à Bonn; l'Electeur Palatin, venu de Heidelberg à Manheim, et le duc de Wurtemberg qui a quitté Stuttgart pour Ludwigsburg.

Construite sur un terrain irrégulier et inculte, cette dernière ville fait cependant admirer ses rues, ses promenades et ses maisons. Les environs, sans être agréables, sont très fertiles, notamment en vignes qui produisent en grande quantité le vin du Neckar.

Bien que Stuttgart soit la capitale nominale du duché de Wurtemberg, depuis dix ans, le souverain n'y réside plus; l'opéra et les autres institutions musicales de cette ville, bien que dirigés pendant sept ans par Jomelli¹, et jadis les meilleurs de toute l'Allemagne, ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Le duc de Wurtemberg est accusé de sacrifier à son goût pour la musique les intérêts de ses Etats et de son peuple: il est vrai que ses dépenses

1. *Nicolao Jomelli* (1714-1774), que l'on a surnommé le *Gluck italien*, un des plus grands maîtres du dix-huitième siècle.

d'opéra excédaient la fortune de ses sujets et ne pouvaient qu'accroître la dette publique.

Aujourd'hui, Son Altesse semble faire des économies ¹. Elle a réformé son opéra et son orchestre, et nombre de vieux artistes ont été mis à la demi-solde : mais beaucoup d'entre eux ont considéré cette réduction comme un renvoi, de sorte que ceux qui peuvent tirer profit de leurs talents ont demandé la permission de s'en aller, à l'occasion, pour s'engager ailleurs.

Ces petites cours allemandes sont tellement éblouies de leur propre splendeur, qu'elles ne se soucient point de ce qui se passe à une journée de chemin ; aussi ne trouvai-je rien de ce que j'attendais. En quittant Schwetzingen, je m'écartai quelque peu de mon chemin direct sur Vienne pour visiter Ludwigsburg, où je comptais voir le duc de Wurtemberg et entendre ses opéras, ses concerts et ses artistes ; mais, hélas ! après avoir été ballotté, avec danger de mort, dans un de ces chariots que les Allemands appellent *chaise-de-poste*, pendant quatorze ou quinze heures, l'espace de

1. La chapelle ducale de Stuttgart fut réformée en 1767.

soixante-quinze milles, lorsque j'arrivai à Ludwigsburg, je trouvai que mes renseignements étaient loin d'être exacts ; le duc était à Gravenic, à treize lieues de là, et à peine un musicien de sa seigneurie était-il resté dans la ville. Cependant je pus dresser un état exact de la musique d'opéra et d'église à la cour de Wurtemberg, à l'heure présente.

Premier *maestro di capella*, le signor Boroni ¹. Les voix de *soprano* sont : la signora Bonani, la Seeman, le signor Muzio et le signor Guerrieri, *sopranistes*; *contralti* : Rubinelli et Paganelli. Parmi les ténors, le duc a fait l'hiver dernier une grande perte par la mort de l'admirable Cav. Etti ², reconnu par les Italiens pour le meilleur ténor dans l'opera seria. L'orchestre compte dix-huit violons, ayant à leur tête le signor Lolli et, dans leurs rangs, Curz et Baglioni ³ (ce dernier est un artiste remarquable, de la fameuse famille de Bologne). Six ténors ⁴, trois violoncelles et quatre contrebasses ; les principaux

1. Antonio Boroni ou Buroni, né en 1738, élève du P. Martini. Plus tard à Saint-Pierre de Rome.

2. Guglielmo Etti (1740-1772).

3. Luigi Baglioni, né à Milan ; a composé des opéras.

4. Alto-viola?

organistes sont Frédéric Seeman et Schubart¹; Alrich, Hitsch, Blesner et Commeret jouent le hautbois; Steinhardt, artiste habile, et Augustinelli, la flûte; les bassons sont tenus par Schwartz et Bart; le premier est un excellent bassoniste; l'orchestre compte de plus trois cornistes.

Voici la composition de l'opéra buffa :
M^{mes} Messieri, Seeman, Liberati, Frigeri; et les signori Messieri, Rossi, Cosimi, Liberati et Righetti.

Le ballet est composé de trente-deux hommes et femmes, conduits par Balliby, Franchi et Riva. Plus de quatre-vingt-dix individus sont portés sur la liste des pensions de l'opéra, mais nombre d'entre eux n'y ont été inscrits que longtemps après avoir cessé leur service; et l'on y trouve aussi des noms de gens de peu d'importance, tels que garçons d'orchestre, copistes, souffleurs, etc.

Le prince a fait jouer à Ludwigsburg,

1. Chr. Fréd. Schubart (1739-1791), successivement maître d'école, organiste à Geislingen, à Ludwigsbourg, directeur de musique, journaliste, écrivain musical, professeur, eut une vie fort accidentée; ses critiques lui valurent dix ans de prison à Asperg. Son principal ouvrage est un *Traité d'esthétique musicale*, publié à Vienne, chez Degen, en 1800.

l'hiver dernier, deux nouveaux opéras sérieux, l'un de Jomelli, l'autre de Scarlatti. Le théâtre est immense, ouvert au fond de la scène, où se trouve un amphithéâtre en plein air, qui se garnit parfois de figurants, pour produire des effets de perspective ; il est construit, comme tous les théâtres que j'ai vus depuis en Allemagne, sur le modèle italien.

Le duc de Wurtemberg, si prodigue de dépenses pour sa musique et son théâtre, n'a d'autres instruments, pour ses troupes, que les trompettes, les timbales et les fifres ; j'en fus témoin. Le luxe d'une cour allemande se porte sur les soldats, la musique et la chasse. Sur ce dernier article, la dépense est généralement énorme ; d'immenses forêts et des parcs spacieux sont réservés aux loisirs du prince, au grand détriment de l'agriculture, du commerce et aussi des nécessités de la vie ; de vastes étendues de terrain restent en friche, et les paysans vivent dans l'indigence.

La garnison de la capitale actuelle de ce prince est si nombreuse (elle ne compte jamais moins de six mille hommes en temps de paix), que dans les rues on ne voit que des officiers. Les soldats semblent manœuvrer comme des mouvements d'horlogerie. Je n'ai jamais vu

tant de précision mécanique chez des êtres animés. On pourrait croire que l'auteur de « *l'Homme machine* » a pris son idée en les voyant; ils sont d'ailleurs d'apparence formidable, portent la moustache noire et la perruque blanche avec six boucles de chaque côté. Leur habit bleu est entretenu avec beaucoup de soin. Devant et derrière le palais ducal, se trouvent deux places, toujours pleines de militaires.

Le duc de Wurtemberg, bon claveciniste lui-même, eut pendant un certain temps à son service trois des plus grands violonistes de l'Europe, Ferari, Nardini et Lolli¹; les deux Plas, hautboistes, le fameux bassoniste Schwarz qui y est encore, le corniste Walther, le compositeur Jomelli et les meilleurs chanteurs sérieux et bouffes de l'Italie.

Il est vrai qu'aujourd'hui sa liste de musiciens ne compte pas autant de beaux noms; mais cependant je crois que ses économies sont plus apparentes que réelles; car à la

1. *Pietro Nardini* (1722 - 1793), élève de Tartini, séjourna à Stuttgart de 1753 à 1767; remarquable par la pureté et l'expression de son jeu. — *Antonio Lolli*, né vers 1730, mort en 1802, avait un talent très distingué et aussi excentrique que son caractère.

Solitude, sa villa favorite, le duc a établi, à grands frais, une école d'art, ou *conservatoire*, pour l'éducation de deux cents enfants, pauvres et abandonnés, en qui l'on a trouvé du talent. Nombre d'entre eux s'adonnent à la musique et plusieurs sont déjà devenus de bons artistes du théâtre, soit pour l'orchestre, soit pour le chant; d'autres se livrent à l'étude des langues et cultivent la poésie; d'autres enfin se font acteurs ou danseurs. Parmi les chanteurs, on compte quinze sopranistes, la cour ayant à son service deux chirurgiens de Bologne, très habiles.

A Ludwigsburg, se trouve également un conservatoire d'une centaine de jeunes filles, qui suivent la même éducation et dans le même but. Le bâtiment réservé aux enfants à *la Solitude* a six ou sept cents pieds de façade.

Le duc prend un plaisir tout particulier à visiter cette école, à voir les enfants dîner et prendre leur leçon. Sa passion pour la musique et les spectacles semble aussi profonde que celle qui jadis possédait l'empereur Néron.

C'est peut-être en semblables occasions que la musique devient chose vicieuse et nuisible

à la société ; car ce peuple, dont la moitié n'est composée que d'acteurs, de musiciens ou de soldats et autres demi-mendiants, ne peut être que mal gouverné. On n'entend parler ici que d'aventures d'acteurs, de danseurs et de musiciens.

Mais je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas.

Je ne puis avancer davantage dans mon récit, sans adresser ici mes remerciements à M. Schubart, l'organiste du temple luthérien ; c'est le premier claveciniste d'un vrai talent que j'aie rencontré jusqu'ici en Allemagne, aussi bien que le premier qui ait pensé que l'objet de mon voyage pouvait, dans une certaine mesure, intéresser tout le monde. Je ne voyageais pas comme le font ordinairement les artistes, en *semant* mon argent, je le *dépensais*, à la recherche du vrai mérite, du talent musical, jusqu'à ce que je l'eusse trouvé, et cela dans le dessein d'en faire bénéficier mes compatriotes. M. Schubart parut le comprendre, et prit toutes les peines possibles pour plaire à mon oreille, autant que pour satisfaire mon esprit. Il a été formé à l'école de Bach ; mais il a de l'enthousiasme et son génie est original. Ses œuvres, publiées en Hollande,

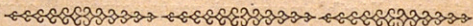
sont pleines de goût et d'éclat : au clavecin, son jeu est très délicat, très expressif; il possède un brillant doigté et une riche imagination, il exécute le double-trille avec une perfection que l'on ne rencontre que chez bien peu de clavecinistes.

Pendant quelque temps organiste à Ulm, où il était maître d'un bel orgue. M. Schubart est moins heureux ici; l'orgue est misérable. A Ludwigsbourg, M. Schubart n'est pas apprécié comme il le mérite; les gens du commun le croient fou et les autres le méprisent.

Nous échangeâmes nos pensées d'une façon singulière : je n'avais pu jusqu'alors suivre ses idées et satisfaire mon impatience, en langue allemande; lui, ne savait ni le français ni l'italien; mais il pouvait parler latin, très couramment, ayant été dans son enfance destiné à l'Eglise; et je fus étonné de la facilité, de la précision avec laquelle il s'exprimait en latin; c'était littéralement dans sa bouche une langue vivante. Je lui donnai à lire en allemand le plan de mon *Histoire de la Musique*, et, pour me montrer qu'il comprenait clairement mes idées, il les traduisit immédiatement en latin, à première vue. Ma prononciation du latin, si j'eusse été habitué à le parler, eût

été inintelligible pour lui, mais comme il comprenait l'italien, sans le pouvoir parler, notre conversation avait lieu dans ces deux idiômes, le latin et l'italien; nous questionnions dans une langue et les réponses se faisaient dans l'autre. Et ainsi nous causâmes tout le long du jour, durant lequel M. Schubart, non-seulement me joua de l'orgue, du harpsichord, du piano-forte et du clavecin, mais encore me montra le théâtre et toutes les curiosités de Ludwigsburg; c'était comme s'il eût écrit pour moi le portrait de tous les musiciens de la cour et de la ville.

Le soir, il eut pour moi l'attention de réunir chez lui trois ou quatre paysans qui jouèrent et chantèrent de leur *musique nationale*, au sujet de laquelle j'avais témoigné une grande curiosité.



IV

ULM

L'orgue de la Cathédrale. — Les *Maitres chanteurs*. —
Départ pour Augsbourg.

JE ne puis en dire bien long sur la beauté de cette antique cité ; la cathédrale est cependant une des églises gothiques les plus grandes, les plus élevées et les mieux conservées que j'aie vues. L'orgue était si vanté par les touristes pour ses jeux et la beauté de ses sons que j'avais un grand désir de le voir et de l'étudier, mais je fus quelque peu désappointé de ne le trouver ni aussi ancien, ni aussi grand, ni aussi complet que je m'y étais attendu. Il a été construit il y a trente-huit ans ; le facteur, M. Schmall, qui vit encore, et son fils, qui le nettoyaient alors, eurent l'obligeance de me faire entendre les jeux que contient cet orgue. La galerie et les ornements de cet orgue ont une hauteur de cent cinquante

pieds ¹; l'orgue contient quarante-cinq jeux, trois claviers et des pédales; les plus gros tuyaux sont des seize pieds et le nombre total des tuyaux est de 3,442.

Le meilleur des jeux de solo m'a paru être la *flûte allemande*, les jeux d'anches sont assez bons, mais ils manquent d'ampleur.

L'organiste actuel ne passe pas pour habile, et malgré mes recherches, je ne pus constater si la ville possédait un artiste quelconque sur les instruments.

Ulm était jadis fameux par sa société de *Meistersangers*, ou maîtres-chanteurs; société semblable à celle de Florence; mais depuis longtemps elle n'existe plus.

Mon chemin le plus direct et le plus facile, pour me rendre d'Ulm à Vienne, eût été de descendre le Danube, c'était soixante milles à parcourir en bateau; mais je ne pus résister au désir de visiter Augsbourg et Munich et de m'épargner les reproches de ces deux villes,

1. Ce chiffre nous paraît exorbitant. Georges Schmitt, dans son *Manuel*, donne 54 jeux à l'orgue d'Ulm; et ajoute que Walker, de Ludwigsburg, construit en ce moment (1855) un orgue neuf dans la cathédrale d'Ulm, qui contient 4 claviers à mains, des pédales séparées et 101 jeux.

qui ont droit à une place dans mon récit, parmi les grandes villes d'Allemagne. J'érésolus donc de franchir le Danube, non de le descendre, et cela pour visiter Augsbourg et Munich.



V

AUGSBOURG

La Cathédrale. — Jeu sévère des organistes allemands.
— Pauvreté artistique des villes impériales. — La ville et ses habitants.

J'ARRIVAI à Augsbourg un samedi matin, 15 août 1772, vers sept heures, après avoir voyagé toute la nuit ; j'entrai heureusement à la cathédrale entre huit et neuf heures, et j'entendis une partie d'un sermon en allemand et une messe à deux chœurs ; c'était jour de fête, et l'église était remplie de fidèles. (Cette église est au pouvoir des catholiques ; la moitié des habitants de cette ville libre professe le protestantisme ; les réformés n'ont pas d'église

à eux, bien qu'ils partagent le gouvernement de la cité.)

L'église est petite et ordinaire, ornée avec une richesse de mauvais goût; mais elle possède deux orgues, grands et élégants, de chaque côté de l'entrée du chœur. L'un d'eux, était bien joué, d'une façon cependant plus sévère qu'agréable; la manie des modulations heurtées, dures et embarrassées, qui prévaut aujourd'hui en Allemagne, rend les improvisations si peu naturelles, que c'est un vrai supplice pour l'oreille de ne pouvoir prévoir ce qui va venir, et de ne trouver la résolution d'une dissonance que par une autre dissonance. Un peu de cette sauce pimentée, donnée avec discrétion, produit de grands et surprenants effets; mais ne rechercher qu'une harmonie tourmentée et étrange, c'est ne donner à un affamé que du vin du Chio au lieu d'une nourriture ordinaire et salubre. La musique de la messe était d'un bon style, agréable mélange d'ancien et de moderne; quelques-unes des parties vocales furent bien exécutées, particulièrement par deux enfants et un ténor, dont les belles voix firent apprécier plusieurs solos et duettos. Ce que j'entendis ce jour-là me confirma dans mon opinion que, en dehors

des Italiens, les Allemands, de tous les peuples de l'Europe, ont la manière de chanter la moins défectueuse. Un *concerto* de violon solo, intercalé dans l'office, fut très proprement exécuté, malgré sa difficulté. Le reste des violons n'avait rien que d'ordinaire.

Une fanfare de timbales et de trompettes, barbare et dure, se fit entendre à l'élévation de l'hostie, chose que jusqu'alors je n'avais entendue qu'à Anvers.

Informé que le *cantor*, M. Seyfurth, chanteur distingué et élève de M. Charles-Philippe-Emmanuel Bach ¹, pour lequel j'avais des lettres, était hors de la ville, je ne restai que peu de temps à Augsbourg; à dire vrai, je ne courais dans les villes impériales qu'après la musique; je ne m'inquiétais que des orgues et des organistes, et encore ne les trouvais-je que rarement dignes d'attention; comme en Angleterre, il y en a de bons, il y en a de mauvais.

Ces villes impériales ne sont pas riches et conséquemment ne font pas de folies pour leurs théâtres. Les beaux arts sont fils de

1. Second fils de Séb. Bach, né en 1714, mort en 1788, créateur de la sonate moderne, mélodiste et novateur.

l'abondance et du luxe; dans les gouvernements absolus, ils rendent le pouvoir moins insupportable, ils font diversion aux idées, chose aussi nécessaire que la distraction qui empêche d'agir contre le gouvernement.

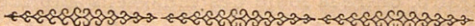
Donc, quiconque recherchera la musique en Allemagne, devra visiter les cours, et non les villes libres impériales, habitées en général par un peuple pauvre et laborieux, dont le génie est étouffé par le travail et la misère, qui ne donne rien au luxe ou au superflu, mais se croit heureux s'il possède le nécessaire.

La résidence d'un prince souverain, au contraire, outre la foule des musiciens habituels de la cour, de la chapelle et du théâtre, fourmille de pensionnaires et de postulants qui sont toujours un peu pressés de se faire entendre.

L'antique Augsbourg est une grande et belle ville; quelques-unes de ses maisons sont remarquables par le caprice qui les a construites et ornementées; les rues sont assez larges, mais la généralité des maisons a le pignon sur la façade, comme dans les Pays-Bas. La maison de ville, avec ses flèches élancées, attire l'attention; en sortant de la ville, dans la direction de Munich, on trouve un très beau

monument, de date récente, servant à une manufacture de coton; il est d'un immense développement et le style d'architecture en est fort original.

La coiffure des femmes du pays est très singulière; elles portent une espèce de bonnet doré, le bord est formé de fils d'or et le fond est varié de différentes couleurs, mais la broderie d'or y domine; ici, comme en Bavière, les femmes catholiques, en parcourant les rues, ont toujours le rosaire à la main; c'est pour elles une mode et une parure, aussi bien qu'une affaire de dévotion.



VI

MUNICH

Richesses musicales de cette ville. — Panzachi, Guadagni, la Mingotti; souvenirs de Londres. — L'Électrice douairière de Saxe et son opéra de *Talestris*. — Rauzzini. — Au théâtre de l'Électeur. — La Lodi. — La bibliothèque de Son Altesse.

JE fus amplement récompensé de la peine que je pris de visiter Munich; je n'y trouvai pas seulement des matériaux précieux pour

mon *Histoire*, mais j'entendis jouer et parler nombre d'artistes modernes d'un très grand mérite; j'y trouvai plaisir et profit. J'eus aussi l'honneur d'être favorablement accueilli et même assisté dans mes recherches par des personnes de tout rang; je dus cette chance au zèle actif et amical de notre ministre à Munich, M. de Vismes, dont l'instruction et l'expérience unies à sa grande bienveillance, à son hospitalité, contribuèrent à me rendre mon séjour à Munich tout à la fois agréable et profitable.

J'arrivai le dimanche 16 août, au matin. Mon premier soin fut d'aller présenter à M. de Vismes mes lettres de créance, c'est-à-dire de recommandation. Après en avoir pris connaissance et écouté de plus amples explications que je lui donnai sur l'objet de mon voyage, notre représentant envoya de suite chercher le signor don Panzachi, ténor de mérite de la troupe d'opera seria de l'Electeur de Bavière. Après un long séjour à Munich, cet artiste était à même de me renseigner sur les gens les plus dignes d'être entendus et visités, et chaque jour, pendant mon séjour à Munich, il me prouva son zèle et son intelligence. J'eus une particulière reconnaissance à ce

gentleman de m'avoir fait entendre de la musique espagnole très intéressante; il avait résidé neuf ans en Espagne. Il fut assez bon, non-seulement pour me communiquer nombre de livres espagnols curieux, traitant de la musique, mais pour me chanter plusieurs *tonadillas* et *seguidillas* ¹ que, selon certaines personnes qui ont habité l'Espagne, il chante aussi bien que le peut faire quelqu'un qui n'y est pas né.

J'eus le bonheur de rencontrer à Munich le signor Guadagni ² et la signora Mingotti, qui tous deux se mirent à ma disposition de la façon la plus obligeante et la plus agréable pour moi; je fus très flatté des attentions de ces grands artistes, qui ont fourni une si belle carrière, et, par leurs talents, ont été pour moi, en Angleterre, l'occasion de si grandes jouissances. Tous deux ont conservé les meilleurs sentiments de respect et de gratitude pour

1. Air de danse et de chant, à trois temps, mouvement animé, avec ritournelle au commencement et même au milieu du couplet.

2. *Gaetano Guadagni*, contraltiste célèbre, un des plus grands chanteurs de la belle époque du dix-huitième siècle, né en 1725, mort en 1797, créa à Vienne, en 1776, l'*Orfeo* de Gluk. Ses qualités étaient l'expression, le pathétique et l'art de déclamer le récitatif.

des notabilités de l'Angleterre, mais se plaignent beaucoup du public. Pourquoi? je ne le saurais dire; ce n'est pas mon intention de ressusciter ces vieilles querelles, surtout en face de pareils lutteurs; et d'ailleurs je suis moi-même si partial pour le talent, partout où je le trouve, que lorsque je le vois en butte à des attaques, j'incline constamment de son côté.

Guadagni se plaignait de la tyranie du public qui, alors que par pure complaisance, sans appointements ni gratifications, le sopraniste chantait dans l'*Orfeo*, le sifflait au sortir de la salle, après l'avoir bissé¹, sans autre raison que de rentrer dans son naturel tapageur.

La Mingotti disait aussi qu'elle avait été souvent sifflée en Angleterre, alors qu'elle souffrait soit du mal de dents, soit du froid, soit de la fièvre, maux auxquels le bon peuple anglais croit tout le genre humain sujet, excepté les artistes et les chanteurs.

Guadagni était venu de Vérone à Munich avec l'Electrice douairière de Saxe, sœur de Son Altesse l'Electeur et fille de l'empereur Charles VII. Cette princesse est renommée

1. Les Anglais disent *encoré* (encored).

dans toute l'Europe pour ses talents et les progrès qu'elle fait dans les arts, dont elle s'est toujours montrée la généreuse protectrice.

Son Altesse cultive la poésie, la peinture, et est si bonne musicienne, qu'elle joue, chante et compose d'une façon que bien peu de *dilettanti* peuvent atteindre. Elle a écrit, entre autres choses, deux opéras italiens dont elle a fait la musique, *Talestris* et *le Triomphe de la Fidélité* (*Il Trionfo della fedelta*). Ces deux ouvrages ont été publiés en partition à Leipsic; on les admire beaucoup en Allemagne où ils ont été souvent exécutés.

C'est là un commencement de réconciliation entre la musique et la poésie qui, si longtemps, ont vécu séparées et désunies. Chez les anciens, le poète et le musicien étaient fréquemment réunis chez le même individu; mais nos temps modernes nous donnent peu d'exemples d'une pareille alliance, excepté chez cette princesse de Saxe et chez M. Rousseau, qui est l'auteur de la poésie et de la musique d'un petit drame, *le Devin de Village*.

Le premier artiste de l'opera seria de Munich est le signor Rauzzini, jeune romain de grand mérite, qui depuis six ans est au service de la

cour ; mais il vient d'être engagé pour chanter, le carnaval prochain, à Milan, dans un opéra composé par le jeune Mozart. ¹

Rauzzini n'est pas seulement délicieux chanteur, beau cavalier et bon acteur ; il est encore meilleur contrepontiste et claveciniste qu'il n'arrive ordinairement aux chanteurs ; car toute étude de clavecin ou de composition, au dire des Italiens, porte tort à la voix humaine. Il a écrit à Munich deux ou trois opéras-comiques qui ont eu beaucoup de succès, et je l'ai entendu chanter plusieurs airs d'un genre sérieux, bien écrits et d'un goût exquis.

Le lendemain de mon arrivée, j'eus le plaisir de dîner avec Guadagni, Rauzzini et Ravanni, contre-ténor (baryton) italien, au service de la cour, et après le repas, de les entendre chanter des trios ; c'était divin.

Le soir, je les accompagnai au petit théâtre de l'Opéra-Comique ; l'Electeur, l'Electrice, la Douairière de Saxe, le Margrave de Bade et la Duchesse de Bavière y assistaient. La pièce, l'*Amore senza Malizia*, était l'œuvre musicale

1. *Ascanio in Alba*, cantate dramatique ; Mozart avait alors seize ans, étant né en 1756.

du signor Ottano, de Bologne, élève du P. Martini, dont j'ai parlé dans mon *Voyage musical en Italie*. La signora Lodi qui tenait le principal rôle de femme, me ravit par la pureté et le brillant de sa voix, aussi bien que par sa manière de chanter et de jouer. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est parfois un peu d'enrouement, et l'on voudrait lui voir un peu moins d'*embonpoint* ¹. Le ténor, un Allemand nommé Adamont, possède une voix et un style très distingués ; le baryton, Guglielmini, fait un peu oublier par son jeu et son *humour* son manque total de voix.

Après l'opéra, je retournai souper dans la même compagnie, avec laquelle j'avais dîné le matin, et j'entendis encore ces admirables trios, chantés de telle sorte que jamais personne en public n'en entendra de pareils, et bien peu auront ce bonheur en particulier.

La bibliothèque de l'Electeur est la plus riche en vieux auteurs musicologues et en vieille musique que j'aie vue en Europe ; M. de Visme, le lendemain de mon arrivée, ne se contenta point de me faire suivre de son secrétaire, dans la matinée, mais il me fit

1. En français dans l'original.

l'honneur de m'accompagner, après dîner, à la bibliothèque.

Les livres que je demandai n'étaient pas inscrits sous un chapitre spécial dans le catalogue, mais ils étaient mêlés aux traités de mathématiques et autres sciences et arts. Je dus donc d'abord les chercher dans ce volumineux catalogue ; le lecteur pourra se faire une idée du nombre de ces auteurs musicaux, lorsqu'il saura que la liste seule de leurs ouvrages, extraite de la masse, remplit près de vingt pages de grand papier ; il datent principalement du quinzième siècle. Quelques-uns ont été imprimés au quatorzième siècle et, depuis le seizième siècle, cette partie de la bibliothèque a reçu peu d'augmentations.

La chapelle, d'ailleurs, contient une immense quantité de musique manuscrite depuis les origines du contrepoint jusqu'à nos jours.

VII

NYMPHENBURG

Le château et ses habitants. — Naumann. — Burney et l'Électrice de Saxe. — Conversation. — Le Prince Électeur. — Nouvelle audience. — Le concert à la cour; les virtuoses couronnés. — Rauzzini. — Le dîner improvisé. — Retour à Munich.

PENDANT l'été, la cour réside habituellement à Nymphenburg; ce magnifique château, appartenant à l'Électeur, est situé à trois milles de Munich; tous les jours, les meilleurs artistes s'y rendent et se font entendre au concert de Son Altesse Sérénissime.

A mon arrivée à Munich, j'eus le plaisir de rencontrer M. Naumann ¹, le célèbre *maestro di capella* de l'Électeur de Saxe, qui se rendait en Italie, pour écrire un opéra à Venise et un autre à Naples. Il me fit la faveur de m'emmener avec lui à Nymphenburg, où je

1. Jean-Amédée Naumann (1741-1801), compositeur de talent, s'est fait près de Mozart une place honorable, comme Graun à l'époque précédente.

devais dîner avec le signor Guadagni. C'était un vendredi. Pendant le voyage, M. Naumann voulut bien me faire un tableau de l'état actuel de la musique en Saxe; il arrivait de cette cour et se rendait à Nymphenburg pour les répétitions de *Talestris*, l'opéra de l'Electrice douairière, qu'on allait y représenter, et dans lequel Guadagni devait chanter. J'y rencontrai M. Krøener, premier violoniste de l'Electeur, Rauzzini et Panzachi; ces artistes, aussi bien que M. Naumann et moi-même, devaient dîner avec Guadagni.

Les jardins du château passent pour les plus beaux de l'Allemagne, et sont réellement aussi merveilleux que possible, avec leurs innombrables fontaines, canaux, jets d'eau, cascades, allées, bosquets, sentiers ombragés et bois touffus, tout cela dans le vrai goût français.

Mentionnons aussi la grande manufacture de porcelaine dont les produits, au dire des Bava-rois, rivalisent avec ceux de Dresde.

A mon arrivée, Guadagni me donna avis qu'il avait informé de ma présence et du sujet de mon voyage, S. A. l'Electrice douairière de Saxe et l'Electeur, et qu'il avait tout disposé pour que je fusse présenté à cette princesse avant le dîner, ainsi qu'à S. A. Electorale et,

après le dîner, au reste de la famille. En conséquence, vers une heure et demie, un page vint nous annoncer que l'Electrice douairière était prête à nous recevoir. Je fus conduit, à travers une longue suite d'appartements splendides, par le signor Guadagni, à une antichambre où nous attendîmes peu de temps. L'Electrice entra dans la *salle d'audience*¹; on nous introduisit, et je fus reçu de la plus gracieuse façon.

Je m'étais enquis du cérémonial prescrit par l'étiquette; je devais fléchir le genou pour être admis à baiser la main de Son Altesse. Quand cela fut fait, Son Altesse engagea la conversation avec moi de la manière la plus familière que je pouvais imaginer; elle se plut à me parler en bons termes de mon entreprise, et ajouta :
« que cela ferait honneur à la musique, et en-
» core plus à moi-même; car elle croyait que
» j'étais le seul auteur moderne qui eût pensé
» nécessaire de voyager pour recueillir les
» renseignements à leur source, sans me con-
» tenter de témoins ou de récits de seconde
» main. »

Cet aimable compliment, les manières

1. En français dans l'original.

gracieuses et affables de la princesse, me mirent à l'aise. Son Altesse revenait d'Italie où, dit-elle, « par suite d'un voyage précipité et de » l'habitude qu'on a dans les *conversazioni* » de parler haut, elle avait presque entièrement perdu la voix, déjà bien faible auparavant ; elle a une nombreuse famille, et sa santé a été rudement atteinte par la maladie. »

Guadagni m'avait dit que Son Altesse parlait fort bien l'anglais, et le comprenait parfaitement. Je m'aventurai, au bout d'un instant, à la prier de parler ma langue natale, à laquelle, je le savais, elle avait fait l'honneur de l'étudier. Son Altesse accueillit ma requête, et pendant quelque temps, parla d'une manière très intelligible ; mais elle me dit qu'ayant reçu les leçons d'un Irlandais, elle avait conservé une prononciation défectueuse, ce qui, vu la rareté des occasions de parler l'anglais, ne lui permettait pas de le parler purement. Son Altesse ajouta que chaque jour elle s'astreignait à parler et à écrire notre langue, et prenait grand plaisir à la lecture de nos auteurs.

Je dis alors que j'avais vu en Angleterre un grand ouvrage où Son Altesse avait uni la musique à la poésie, qui si longtemps avaient été

séparées. Je faisais allusion à *Talestris*. Cela amena la conversation musicale que je cherchais, pendant laquelle Son Altesse me dit qu'elle ne pouvait rester sans rien faire ; que son esprit avait besoin d'activité et que, puisqu'elle n'avait pas à travailler de sujets plus importants, elle s'était sérieusement adonnée aux arts. Elle me demanda alors mon avis sur Guadagni et plusieurs autres grands chanteurs d'Italie. L'artiste ne pouvait nous entendre. La princesse me dit que Guadagni chantait avec autant d'art que de sentiment, et possédait à un haut degré le secret de cacher ses défauts.

Son Altesse m'informa qu'elle voulait prier son frère l'Electeur de vouloir bien se faire entendre, le soir, sur la *viola da gamba*, ajoutant qu'il était bon exécutant, pour quelqu'un qui n'est pas professeur ; que nous avions en Angleterre un artiste remarquable sur cet instrument, M. Abel, avec lequel il ne faut pas comparer l'Electeur. La princesse finit en me disant : « *Nous autres, simples dilettanti*, nous ne pourrons jamais égaler ces » maîtres ; car, avec les mêmes qualités, nous » manquons de travail et d'expérience. »

Nous échangeâmes encore quelques mots,

et j'eus de nouveau, en me retirant, l'honneur de lui baiser la main.

Après avoir diné chez Guadagni, je me rendis dans la *grande salle* où l'Electeur, sa famille et sa cour prenaient leur repas. Ils étaient encore à table. Cette salle est une des plus belles que j'aie vues. J'eus le bonheur d'y rencontrer M. de Vismes ; il avait eu la bonté de parler de moi à l'Electeur, ainsi qu'à l'Electrice douairière de Saxe qui, avec ce que Guadagni avait déjà fait, préparèrent tout pour me recevoir ; de telle sorte que, lorsque Son Altesse sortit de table, sa sœur de Saxe me traita en vrai descendant de la *race saxonne*. A peine m'eut-elle aperçu dans le salon, qu'elle me désigna à l'Electeur qui se dirigea vers moi. J'eus l'honneur de baiser la main du prince et d'échanger quelques mots avec lui ; il me présenta à l'Electrice, à la Margravine de Bade, après quoi je rejoignis l'Electeur et sa sœur, et nous eûmes une longue conversation.

Le prince Electeur est très affable et très gracieux ; sa tournure est élégante ; je dirai qu'il n'est ni trop gras, ni trop maigre, ni trop grand, ni trop petit, si je n'ai pas été trop aveuglé par son bon accueil pour ne pas voir ses défauts. Il dit à sa sœur qu'il supposait que

je ne pouvais parler allemand et que, par conséquent, elle devait me servir d'interprète, puisqu'elle sait l'anglais. Mais elle lui répondit que, comme je parlais le français et l'italien, pas n'était besoin de tant de conversations. Sur ce, Son Altesse m'interpella en français; elle me dit que mon voyage n'était pas chose ordinaire, et me demanda si jusqu'ici j'avais lieu d'être satisfait de mes recherches. Je saisis alors l'occasion de dire au prince, ce qui était vrai, que pour les livres et la vieille musique, se rapportant à mon sujet, je n'avais encore rien trouvé d'aussi riche que la bibliothèque de S. A. Electorale; et que sous le rapport de la musique moderne, je serais certainement heureux de profiter de l'audition des célèbres artistes et éminents musiciens que Son Altesse tient à son service. — « Vous en entendrez » quelques-uns ce soir, me dit l'Electrice » douairière, et j'espère que mon frère voudra » bien jouer de la *viola da gamba*; car, bien » qu'il ne soit pas professeur, il en joue par- » fois très bien. » L'Electeur, de son côté, me dit que sa sœur était tout à la fois cantatrice et compositeur.

A ce moment, toute la société courut voir des bêtes sauvages que l'on montrait aux portes

du château; ce qui, pour le moment, mit fin à notre conversation.

La journée fut toute à la musique; après dîner, tout en visitant les jardins et les appartements, Guadagni et Rauzzini chantèrent une grande partie du temps, particulièrement dans les bains, où se trouve une salle excellente pour la musique; ils en vinrent à renouveler avec succès une expérience de Tartini le violoniste; en soutenant avec leur voix deux intervalles consonnants, ils firent naître un troisième son, qui se produisit dans l'air et devint la base fondamentale des deux premiers.

A huit heures, l'orchestre de Son Altesse s'assembla pour le concert privé. L'Electrice de Bavière et les dames de sa cour jouaient aux cartes dans le salon de musique, et le concert commença par deux symphonies de Schwindl ¹. M. Kröner, qui tenait le premier violon, est plutôt bon *leader* d'orchestre que virtuose.

1. *Fréd. Schwindl* ou *Schwindel*, né à Amsterdam en 1740, mort à Carlsruhe en 1786; homme de talent, a composé beaucoup de musique de chambre et six opéras, dont quatre français.

Le premier air fut chanté par Panzachi, dont la bonne voix de ténor est agréable, expressive et se prête facilement à l'exécution; il est aussi, m'a-t-on dit, acteur admirable.

Après cet air, l'Electrice douairière de Saxe nous chanta une scène tout entière de son opera de *Talestris*; M. Naumann tenait le clavier d'accompagnement et l'Electeur jouait le violon avec M. Krøner. La cantatrice a un très beau style; sa voix est faible, mais elle ne la force jamais et ne chante jamais hors du ton. Elle dit le récitatif, qui était accompagné, comme le disent les vieux chanteurs de la belle époque. Pendant longtemps elle a reçu des leçons de Porpora, qui vécut plusieurs années à Dresde au service de son beau-père, Auguste, roi de Pologne. Ce récitatif était aussi bien écrit que bien rendu; l'air était un *andante*, riche d'harmonie, un peu dans la manière des meilleurs opéras de Handel, de cette époque. Bien que les violons fussent peu nombreux dans ce concert, ils étaient trop puissants pour la voix, défaut dont se plaignent ici tous les chanteurs.

L'Electeur joua ensuite sur la *viola da gamba* un trio de Schwindl d'une façon

charmante ; excepté M. Abel ¹, je n'ai jamais entendu si bien jouer sur cet instrument ; son jeu est brillant, plein de goût et d'expression ; il possède une assurance à laquelle parviennent bien peu de *dilettanti*.

Rauzzini se présenta devant l'Electeur ; il voulait qu'on le priât de chanter, afin que je le pusse entendre, chose que je lui avais demandée, accompagné par l'orchestre ; bien qu'il soit ici premier chanteur d'opera seria pendant l'hiver, il ne se fait jamais entendre aux concerts d'été sans en être prié expressément. Il chanta très bien un air de sa composition. Alors Guadagni exécuta un air pathétique de Traetta, avec sa grâce et son style habituels ; je lui trouvai plus de voix qu'autrefois en Angleterre.

Le concert se termina par un autre morceau joué par l'Electeur, avec encore plus de goût et d'expression que le premier, particulièrement l'*adagio*. Je ne pouvais louer suffisamment Son Altesse ; ce morceau eût été réelle-

1. Ch. Fréd. Abel, né en 1724, fut le plus habile joueur de basse de viole de son temps ; il vécut en Allemagne, en Angleterre, à Paris, et mourut à Londres, le 22 juin 1787. J.-B. Cramer fut, dit Fétis, son meilleur élève.

ment admirable si, à la place d'un grand prince, j'eusse eu devant moi un musicien de profession. Je ne pus que dire à Son Altesse que j'étais aussi ravi que si je n'avais jamais entendu dire combien Elle était artiste habile.

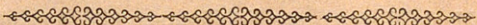
Le prince et sa cour soupèrent ensuite en public, dans la même grande salle où ils avaient dîné. Je m'y rendis avec Guadagni et les autres principaux artistes pour faire ma cour durant le souper. L'Electeur se plut à s'entretenir longtemps avec Guadagni, au sujet de mon *Histoire de la Musique*. Cela m'encouragea à m'adresser à lui; je sollicitai l'honneur d'une pièce de sa composition; je tenais en effet de tous les artistes présents au château que le prince avait composé pour l'Église plusieurs choses excellentes, entre autres un *Stabat*; le prince voulut bien me donner une *Litanie*, pourvu que je ne la fisse point graver. Mais Guadagni le pria de m'autoriser à prendre copie du *Stabat Mater*, car, disait-il, c'était le chef-d'œuvre de Son Altesse; j'en reçus même la promesse avant mon départ.

Ces deux compositions furent copiées pour moi, après mon départ de Munich, et remises

à M. de Vismes, par l'obligeance et les soins duquel je les reçus à Londres.

Les seigneurs de service nous offrirent des rafraîchissements, et l'Electeur eut la bonté de demander à Guadagani s'il avait donné à souper au voyageur anglais et aux autres personnes de sa compagnie, Panzachi, Ranzzini et Naumann. L'artiste lui répondit qu'il ne nous pouvait donner que du pain, du fromage et un verre de vin. « Tenez, s'écria l'Electeur, en prenant deux plats de volaille, faites porter cela dans votre appartement. » L'ordre de Son Altesse fut de suite exécuté, et nous soupâmes tous ensemble; après quoi je repris le chemin de Munich, enchanté et flatté de tout ce qui m'était arrivé dans cette journée.





VIII.

MUNICH

La bibliothèque. — Les Pauvres Écoliers ; les Jésuites.
— Les *Finti Gemelli*. — La Lodi. — La Manservisi.
— Fiorini. — Concert intime. — Histoire de la Mingotti. — L'Abbesse, Porpora, Hasse, la Faustina, Farinelli. — Le prince polonais Sapieha. — La musique polonaise. — Grand concert chez l'Électeur.
— Les artistes. — Départ de Munich pour Vienne.

LE lendemain matin, je me rendis à la bibliothèque. J'eus ensuite le plaisir de dîner avec la Mingotti, qui me fit faire la connaissance d'un digne Ecossais, le P. Kennedy, homme d'une rare érudition. Après dîner, une longue et spirituelle conversation s'engagea, car Regina est intelligente, elle parle bien et sait beaucoup de choses; elle nous raconta ses voyages en Espagne et autres contrées, tout en faisant ses réflexions au sujet de la musique, sur laquelle il est impossible de l'entendre sans intérêt, car elle en parle avec une grande profondeur de vues, avec précision et perspicacité.

En la quittant, j'allai visiter le théâtre de l'Electeur, où se chante pendant l'hiver l'*opera seria*. Il est petit, car il n'a que quatre rangs de quinze loges chacun; mais c'est le plus richement orné que j'aie vu.

Le jeudi, le P. Kennedy eut l'obligeance de me conduire à l'Académie, où il me montra tout ce qui est digne d'attention, machines, instruments de mathématiques, modèles, minéraux, fossiles et autres curiosités; mais ce qui attira le plus mon intérêt, fut une collection de trente-six mille traités ou dissertations sur différents sujets, réunis en près de cent volumes, achetés à Leipsic, pour l'Electeur régnant. L'index des auteurs est commencé, mais il s'arrête à la lettre M, et le P. Kennedy, qui est à la tête de l'Académie, eut la bonté de me le prêter. Cette institution a onze ans d'existence; plusieurs volumes ont déjà été imprimés et je crois que, actuellement, on continue avec activité.

Aujourd'hui, j'ai eu l'honneur de dîner avec M. de Vismes, qui eut l'obligeance ensuite de venir avec moi au collège des jésuites, où j'avais à chercher quelques renseignements particuliers, non-seulement pour l'*Histoire de la Musique*, mais sur l'état actuel de cet art.

En avançant à travers l'Allemagne, j'avais souvent entendu exécuter de la musique, soit dans les églises, soit dans les rues, par les *Pauvres Ecoliers*, comme on les appelle; mais je n'avais pu savoir encore comment et par qui ils étaient instruits, jusqu'à mon arrivée à Munich. M. de Visme, qui ne négligeait rien de ce qui pouvait m'être utile pour mes projets, me dit qu'il y avait au collège des jésuites une *école de musique*. Cela piquait ma curiosité et je pensai que c'était une espèce de *conservatoire*; après avoir cherché davantage, je vis que les *Pauvres Ecoliers* que j'avais si souvent entendus à travers l'Allemagne étaient élevés dans les collèges de jésuites, dans les pays catholiques romains; plus tard, j'appris en outre que dans les villes de l'Empire où les jésuites possédaient une église ou un collège, on apprenait aux jeunes personnes à jouer des instruments et à chanter. Bien des musiciens étaient sortis de là, qui plus tard sont devenus de grands artistes. Cela peut, dans une certaine mesure, expliquer la foule de musiciens dont regorge l'Allemagne, aussi bien que le goût, la passion des Allemands pour la musique.

A Munich, l'école contient dix-huit enfants de onze ou douze ans; on leur enseigne la

musique, la lecture, l'écriture; ils y prennent leur repas, mais n'y demeurent point. Un jésuite auquel je m'adressai pour avoir des renseignements, me promit de m'écrire, en latin, un exposé de cette fondation, aussi complet qu'il le fallait pour mon *Histoire de la Musique* en Allemagne, et de l'envoyer le lendemain à M. de Visme. Il tint parole. Les enfants qui entrent là pour apprendre la musique doivent jouer de quelque instrument ou connaître quelque métier pour justifier leur admission. On les garde au collège jusqu'à l'âge de vingt ans, et pendant leur séjour ils reçoivent les leçons de maîtres de la ville et non des pères jésuites.

D'autres enfants, sous le nom de *Pauvres Ecoliers*, sont dirigés vers l'Église; on leur apprend les langues savantes, les mathématiques et la théologie.

Tels sont les moyens par lesquels les enfants pauvres acquièrent l'instruction musicale, dans les parties de l'Allemagne où domine le catholicisme; j'aurai occasion, plus loin, de parler d'institutions semblables dans les pays réformés.

En sortant de chez les jésuites, j'allai voir jouer une *burletta*, les *Finti Gemelli*, *farza per*

musica, a quattro voci (les *Faux Jumeaux, farce en musique, à quatre voix*), œuvre de Matteo Rauzzini, frère du chanteur de ce nom, jeune homme âgé seulement de dix-huit ans. La musique, assez commune, était jolie et d'un bon style. La Lodi fut charmante. Sa voix et sa figure en feraient une grande artiste pour l'opéra seria, si elle était plus instruite. La voix est un peu étranglée ; pour tout le reste, elle est admirable ; elle est belle, elle a bon goût, et une manière exquise de faire l'*appogiature*. La seconde cantatrice de la troupe, la signora Manservisi, mérite une mention ; son physique est agréable ; sa voix, sans être forte, est bien assise ; elle n'a rien de vulgaire dans ses gestes, chante toujours juste et ne se trompe jamais.

Le ténor, signor Fiorini, qui chanta ce soir-là, m'était inconnu ; il a dû mieux chanter jadis ; mais ni sa voix ni son jeu n'ont aujourd'hui rien de saillant, bien qu'on n'y voie pas de défauts ; il chante juste, trille bien et n'a rien de vulgaire.

En revenant de l'opéra chez moi, j'entendis en pleine rue un charmant concert ; il se donnait à la porte de M. de Vismes, à la lueur des torches, et une grande foule écoutait attenti-

vement. A peine étais-je rentré chez moi, que les mêmes exécutants se faisaient entendre à ma porte; j'interrogeai et l'on me répondit que c'était les *Pauvres Ecoliers*; mais je ne pus m'assurer que le lendemain que ce petit concert était un honneur fait à M. de Vismes et à moi; on leur avait dit que nous étions allés au collège pour nous rendre compte de cette institution.

Vendredi 21 août.

J'ai passé la plus grande partie de la matinée avec le signor Rauzzini, qui eut la bonté de me chanter un grand nombre de beaux airs, de différents styles, parmi lesquels beaucoup sont de sa composition. A en juger par sa manière de chanter, je crois que son trille n'est pas assez ouvert et je ne pense pas qu'il ait la voix assez forte pour un grand théâtre; mais, sous tout autre rapport, c'est un artiste charmant; son goût, tout moderne, est délicat; sa voix est douce et le timbre en est clair; il exécute les passages les plus difficiles d'intonation avec une netteté, une rapidité, une aisance parfaites : sa science harmonique est bien supérieure à ce que j'ai jamais rencontré chez un chanteur d'opéra; il est, en outre,

très honorable, et, m'a-t-on dit, acteur très distingué.

Le reste du jour fut employé à parcourir la bibliothèque de l'Electeur et les autres que renferme Munich. Le soir, j'entendis de nouveau, dans les rues, les *Pauvres Ecoliers* exécuter magistralement des morceaux assez compliqués; ils avaient des violons, des hautbois, des cors français, un violoncelle et un basson, et j'appris qu'ils étaient obligés de se faire entendre ainsi fréquemment dans les rues, pour édifier le public, aux frais duquel on les élève, sur leurs progrès dans l'étude de l'art musical.

Samedi 22 août.

J'ai passé la matinée entière chez la signora Mingotti qui, tout en causant, m'a fait le tableau de sa vie. Je ne sais trop si j'ai le droit de publier ces anecdotes; cependant, comme on ne m'a point demandé le secret, et qu'elles ne contiennent rien d'offensant pour la personne qui me les a fournies, je m'aventure à les écrire ici, pensant que l'intérêt des moindres choses concernant les personnes illustres ne sera pas moindre chez les autres que chez moi-même.

Regina Mingotti est née de parents alle-

mands ¹; son père, officier au service de l'Autriche, avait été appelé à Naples, et ce fut dans cette ville que sa femme, qui l'avait suivi malgré son état de grossesse, donna le jour à une fille. L'enfant fut ramenée à Gratz, en Silésie, avant qu'elle eût un an. Son père mourut quelque temps après, et l'un de ses oncles la plaça dans un couvent d'Ursulines, où l'on fit son éducation et où elle reçut ses premières leçons de musique.

Continuant son récit, Regina me dit que durant son enfance elle se souvenait d'avoir été si transportée par la musique que l'on exécutait au couvent, particulièrement par des *Litanies* chantées un jour de fête, qu'elle alla trouver la mère abbesse, les larmes aux yeux, tremblant d'éprouver une rebuffade ou un refus, et lui demanda de lui apprendre à chanter comme *on* chantait à la chapelle. L'abbesse congédia l'enfant en lui disant qu'elle était très occupée ce jour-là, mais qu'elle y penserait. Le lendemain, elle envoya une des anciennes religieuses demander à l'enfant où elle avait conçu ce désir; et la

1. Son nom de famille était *Valentini*; elle naquit en 1728. (V. Scudo, *l'Art ancien*, p. 264 et suiv.)

petite Regina répondit qu'il lui avait été inspiré par son amour pour la musique; l'abbesse lui dit alors qu'elle n'avait que peu de temps à lui donner, mais que si elle voulait lui promettre d'être attentive, elle l'instruirait elle-même, sans pouvoir lui consacrer plus d'une demi-heure par jour; qu'elle verrait bientôt si son élève avait des dispositions, et que, en conséquence, elle continuerait ses leçons.

Regina fut dans le ravissement de cette bonté de la mère abbesse, et dès le lendemain celle-ci commença ses leçons de musique, sans le secours d'un clavecin ni d'autre instrument, à *table sec*, selon l'expression de Regina. ¹

C'est ainsi qu'elle apprit les éléments de la musique, le solfège et les principes de l'harmonie; l'abbesse lui donnait à chanter le dessus, chantant elle-même la basse. Regina me montra un tout petit livre, où se trouvaient écrites ses premières leçons; les explications étaient en langue allemande.

Jusqu'à ce qu'elle eût atteint ses quatorze

1. Plusieurs années après, Regina étudia le clavecin et s'accompagne encore habilement. C'est peut-être à cette éducation, faite sans instrument, qu'elle dut sa sûreté de voix et de chant, qualité qui la rend si remarquable.

(Note de Burney.)

ans, Regina resta dans cette maison; puis, son oncle étant mort, elle revint chez sa mère. Tant que son oncle avait vécu, elle avait été destinée à prendre le voile; lorsqu'elle quitta le couvent, sa mère et ses sœurs la regardèrent comme la personne la plus inutile du monde; on la traitait en grande dame, élevée dans une école, sans rien connaître de ce qui concerne un intérieur; sa mère ne savait que faire de cette enfant, de cette belle voix qu'elle et ses filles dédaignaient, sans se douter qu'un jour cette voix serait pour Regina une source de gloire et de richesse.

Quelques années après sa sortie du couvent, on lui proposa pour mari un vieux Vénitien, le signor Mingotti, directeur de l'opéra de Dresde. Elle l'épousa sans affection, tourmentée intérieurement de cette sujétion, comme beaucoup de jeunes femmes qui s'imaginent conquérir leur liberté en la perdant. Dans le public, on s'entretenait beaucoup de la beauté de sa voix et de sa manière de chanter.

Porpora était alors à Dresde, au service du dernier roi de Pologne; il entendit la Mingotti et en parla à la cour comme d'une jeune personne de grande espérance; des propositions

furent faites au Vénitien pour la faire entrer au service de l'Electeur; Mingotti, qui avant son mariage avait promis de ne jamais la laisser monter sur la scène, lui demanda un jour si elle voudrait s'engager au service de la cour. Regina, croyant qu'on se moquait d'elle, répondit d'une façon brève et maussade; mais Porpora continuant les propositions, finit par lui dire qu'il était chargé de traiter avec elle. Regina, qui aimait à chanter et voulait profiter de sa voix, s'engagea avec de minces appointements de trois ou quatre cents couronnes par année.

Lorsqu'elle se fit entendre à la cour, elle excita, dit-on, la jalousie de la Faustina, qui y chantait alors et était sur le point de se retirer, et celle de Hasse, son mari. Ce dernier surtout, en apprenant que Porpora, son ancien et constant rival, recevait cent couronnes par mois pour instruire Regina, ne se gêna pas pour dire que c'était le dernier enjeu de Porpora, sa dernière ressource, le *dernier clou auquel il pût s'accrocher*.¹

Cependant, le talent de la Mingotti causa tant d'émoi à Dresde, que le bruit s'en répandit

1. En français dans l'original.

jusqu'à Naples, et l'artiste fut appelée dans cette ville pour chanter au Grand Théâtre. Elle savait alors fort peu d'italien, et se mit à l'étudier sérieusement.

Le premier rôle où elle parut fut celui d'*Aristea*, dans l'*Olimpiade*, de Galuppi¹. Montecelli chantait le rôle de *Megacles*. Les débuts de Regina comme actrice lui valurent autant d'applaudissements que comme musicienne; hardie et entreprenante, Regina, comprenant son rôle autrement qu'on ne l'avait compris avant elle, malgré l'avis des vieux acteurs amis de la routine, voulut le jouer d'une manière toute différente de ceux qui l'avaient précédée. Ce fut de cette façon originale et courageuse que M. Garrick surprit et charma nos spectateurs anglais; malgré les règles consacrées, établies par l'ignorance, les préju-

1. *Baltassare Galuppi*, dit le *Buranello* (1706-1785), un des meilleurs auteurs bouffes de l'Italie, élève de Lotti, se fit remarquer par la verve, la gaité et la grâce de ses chants. Il séjourna quelques années en Russie, et mourut à Venise. Ni Fétis, dans sa *Biographie*, ni Clément, dans son *Dictionnaire lyrique*, n'attribuent à Galuppi d'opéra ayant nom *Olimpiade*. Trente-deux opéras portent ce nom, tous à peu près écrits sur le poème de Métastase. (Voyez Stendahl, *Lettres sur Métastase*, p. 276.)

gés et la médiocrité, il fit connaître un débit, un jeu que toute la nation admira et acclama.

Après ses éclatants succès à Naples, la Mingotti reçut de tous les coins de l'Europe des propositions d'engagements, pour différents théâtres; mais elle ne put les accepter, obligée qu'elle était de retourner à Dresde faire son service comme pensionnaire de la cour; ses appointements furent considérablement augmentés, et par reconnaissance Regina a voué à cette cour toute sa gloire et sa fortune.

A Dresde, elle reprit son rôle de l'*Olimpiade* avec grand succès; chacun convenait que sa voix, son style, son jeu étaient d'une grande puissance, mais beaucoup craignaient qu'elle ne fût inférieure dans les situations tendres et pathétiques.

Hasse composait alors son *Demofonte* (ceci se passait en 1748), il imagina d'y écrire un *adagio*, accompagné par les violons en *pizzicati*, dans le but unique de faire ressortir les défauts de Regina; mais celle-ci, se doutant du piège, mit tous ses soins à l'éviter; et dans l'air *Se tutti i mali miei*, qui plus tard eut tant de succès en Angleterre, elle enleva tous les suffrages et réduisit au silence la Faustina elle-même. Sir Charles Harry Williams, mi-

nistre alors d'Angleterre à Dresde, ami intime de Hasse et de la Faustina et leur partisan, disait partout que la Mingotti était absolument incapable de chanter les airs tendres et pathétiques; mais après l'avoir entendue, il lui fit réparation publique, lui demanda pardon d'avoir douté de son talent, et resta dès lors son ami et son plus ferme adhérent.

De Dresde, Regina Mingotti se rendit en Espagne, où elle chanta l'opéra avec Gizziello¹, sous la direction du signor Farinelli². Ce dernier, me disait-elle, était si sévère et si rigoureux sur la discipline, qu'il ne lui permit jamais de chanter ailleurs qu'au théâtre de la cour, et même de s'exercer dans une chambre dont les fenêtres donnaient sur la rue. Invitée

1. *Gioacchino Conti*, dit *Gizziello* (1714-1764), fameux sopraniste, élève de Gizzi, rival de *Caffarelli*, chanta en Italie, à Londres au service de *Handel*, en Portugal, en Espagne, et mourut à Rome.

2. *Carlo Broschi*, surnommé *Farinelli* (1714-1761), le prince des chanteurs de la grande époque, élève de *Porpora*, remplit l'Europe du bruit de ses succès; il chanta devant Louis XV et s'en fit applaudir. Après un séjour de vingt-cinq années en Espagne, il revint à Bologne immensément riche. — D'après *Fétis*, *Burney* aurait commis des erreurs au sujet de *Farinelli*. (Voir la *Biographie univ.*)

souvent à chanter dans les concerts privés, par des gens de la première noblesse et des grands d'Espagne, elle ne put jamais en obtenir l'autorisation de son directeur. Farinelli poussa si loin ses prohibitions, qu'il refusa à une noble dame, alors enceinte, le plaisir d'entendre Regina, bien que cette dame fût hors d'état d'aller au théâtre et déclarât qu'elle avait *envie* d'un air chanté par la Mingotti. Les Espagnols ont un profond respect pour ces désirs involontaires et déréglés, que dans d'autres pays on regarde comme problématiques. Le mari de la dame se plaignit alors au roi de la cruauté de Farinelli, qui, disait-il, ferait mourir la mère et l'enfant, si Sa Majesté n'intervenait pas. Le roi accueillit la plainte et ordonna à la Mingotti de recevoir cette dame chez elle; en quoi il fut obéi, l'envie de la dame satisfaite, et l'enfant peut-être préservé d'être marqué, en quelque partie de son corps, d'un papier de musique, ou de naître avec un air italien gravé en caractères indélébiles sur sa figure !

Regina Mingotti resta deux ans en Espagne, puis fit son premier voyage en Angleterre ¹.

1. En 1754.

Ses succès à notre Opéra sont trop récents pour que je les doive mentionner ici. Elle chanta ensuite dans toutes les grandes villes d'Italie; mais elle considéra toujours Dresde comme son pays, tant que vécut l'Electeur Auguste, dernier roi de Pologne. Elle est actuellement fixée à Munich, plus par économie, dit-on, que par attachement pour la ville. Elle ne touche pas de pension de cette cour, comme on l'a dit; mais en vivant économiquement, elle peut jouir de ses revenus tous les ans. Elle m'a paru vivre confortablement, bien reçue à la cour, et estimée de tous ceux qui peuvent apprécier son esprit et jouir de sa conversation.

J'eus grand plaisir à l'entendre parler sur la musique et la culture de cet art; elle le fit avec autant d'intelligence qu'aucun *maestro di capella* que j'aie entretenu. Sa connaissance du chant, sa puissance d'expression dans les différents styles sont encore une source de jouissances pour tous ceux qui aiment le chant, joint aux agréments de la beauté et de la jeunesse.

Regina parle trois langues, l'allemand, le français et l'italien, et si bien, qu'il est difficile de distinguer quelle est sa langue maternelle.

Elle peut entretenir une conversation en anglais et en espagnol, et comprend le latin ; mais dans les trois premières de ces langues elle est vraiment éloquente.

Dans l'après-midi du même jour, le P. Kennedy eut l'obligeance de m'accompagner à l'Académie, pour m'aider à rechercher certains ouvrages parmi la foule de ceux qui y sont entassés, et que j'avais marqués sur le catalogue.

Je retournai derechef à mon rendez-vous chez la signora Mingotti. Elle se mit à son clavecin et je l'entendis chanter pendant près de quatre heures sans autre accompagnement. C'est alors que je reconnus sa profonde science dans l'art du chant. Elle ne pratique plus du tout, et n'aime pas faire ici de la musique, dit-elle, parce qu'elle ne peut être bien accompagnée ou bien écoutée ; sa voix est d'ailleurs bien meilleure que lors de son voyage en Angleterre.

Le prince Sapieha, noble polonais, et la princesse sa femme logeaient à la même hôtellerie que moi, au *Cerf d'or* ; le prince est bon musicien et joue bien du violon ; j'eus l'honneur de faire un peu sa connaissance en vivant sous le même toit ; mais M. de Vismes eut la

bonté de lui expliquer la nature de mon enquête musicale et de lui dire combien j'étais avide de connaître la musique de toutes les nationalités. Son Altesse me fit dire aussitôt que si je voulais bien me présenter chez Elle vers les neuf heures, un jour ou l'autre, Elle serait heureuse de me donner un spécimen de la musique polonaise, dont l'effet dépend beaucoup du *coup d'archet* ; la voir sur le papier, sans l'entendre, n'en peut donner qu'une idée très imparfaite.

La veille de mon départ de Munich, j'eus l'honneur de présenter mes hommages à ce prince ; il me reçut de la façon la plus gracieuse, et me fit entendre nombre de jolies pièces polonaises, qu'il joua fort bien, en leur donnant une expression à la fois charmante et originale. Il se fit accompagner par deux musiciens allemands, un violon et un violoncelle. Chaque morceau était à trois temps, trois-quatre, la phrase finissait toujours sur le second temps de la mesure, au lieu du premier : sur la demande que je lui fis s'il n'y avait pas de musique polonaise sur une autre mesure, le prince me répondit que les mélodies cosaques étaient à deux-quatre ; qu'elles servaient à la danse. Il m'en joua quelques-

unes. L'accompagnement était toujours à trois-huit ou quatre-huit, à quatre croches par mesure, alternativement.

Son Altesse m'apprit qu'en Pologne on n'avait pas de musique d'église qui ne fût pas italienne; ce qu'on appelle la *Polonaise* s'emploie pour les danses, de préférence à toute autre musique. La musique militaire y consiste, comme partout, en marches sur différents rythmes. Je m'informai aussi des instruments usités en Pologne, pour connaître leurs différences avec les nôtres; je ne trouvai qu'une sorte de guitare et de luth qui différât pour la forme et pour l'accord de ceux des autres pays de l'Europe. Les Polonais ne possèdent pas de comédies mêlées de chant, ou opéras nationaux; tout ce qu'ils entendent leur vient de France ou d'Italie.

Après avoir répondu à toutes mes questions, le prince Sapieha me fit entendre un très joli menuet, et deux ou trois polonaises de sa composition; et comme je lui en exprimais ma satisfaction, il eut la bonté de me les offrir; il donna ordre également de copier pour moi quelques-unes des meilleures pièces que j'avais entendues d'abord, et me les envoya le soir même avec un spécimen de mélodie cosaque;

lorsque je me retirai, il me dit gracieusement qu'il était charmé de m'avoir rencontré au cours de mon voyage et de m'avoir rendu les services qui étaient en son pouvoir.

Le prince me confia également qu'il avait eu longtemps à son service un Anglais, excellent musicien, dont l'honorable caractère l'avait engagé à en faire non-seulement son *maestro di capella*, mais encore son *homme de confiance*. Cet Anglais avait habité la Pologne dès sa première jeunesse.¹

Le prince est jeune et bien de sa personne ; il est expatrié et retiré à Munich, par suite des troubles qui ont désolé sa patrie. La princesse, sa femme, est une dame distinguée et accomplie en tout, c'est le témoignage que m'en a rendu quelqu'un qui, plusieurs fois, a eu l'honneur de l'entretenir.

Je retournai à la cour avant mon départ ; l'Electeur et sa sœur voulurent bien m'y inviter et me réitérer la promesse de deux morceaux de leur composition. Ce prince fit d'abord quelque difficulté, dans la crainte que

1. Les amateurs d'enthousiasme peuvent et doivent étudier la musique polonaise dans l'étrange *Vie de Chopin*, écrite par Listz. (*Leipsic*, chez Breitkopf, 1879.)

je voulusse publier son œuvre. Son *Stabat Mater* avait été dérobé, puis imprimé à Vérone sans son autorisation, et il aurait été lancé dans le public si Son Altesse n'en eût fait saisir les planches et toute l'édition; mais sur l'assurance que je lui donnai, que sans sa permission je ne ferais jamais autre chose de la musique dont il voudrait bien m'honorer qu'en enrichir ma collection de compositions rares et curieuses, l'Electeur voulut bien ordonner d'en tirer copie.

L'Electrice douairière me dit que ses idées, à ce sujet, étaient toutes différentes de celles de son frère; au lieu de cacher ce dont elle est capable, elle prend soin de le faire connaître, autant que la naissance d'un fils légitime. En conséquence, ses deux opéras avaient été imprimés et publiés en partition; elle chargea Guadagni d'examiner parmi ses œuvres ce qui serait le plus digne de m'être offert.

J'eus ensuite l'honneur d'être présenté par M. de Vismes à la duchesse de Bavière, veuve du frère de l'Electeur et sœur de l'Electrice Palatine du Rhin; cette princesse a un extérieur et un esprit agréables. Ce fut pour obéir aux désirs de la duchesse que M. de Vismes fit cette démarche, ils avaient parlé déjà du séjour

que j'avais fait à Manheim et Schwetzingen, et la princesse s'était étonnée que je n'eusse pas été présenté à son frère l'Electeur Palatin ; il n'y avait pas alors de ministre anglais à cette cour, et personne ne pouvait me procurer cet honneur. Elle eut la bonté de me dire que son frère eût été heureux de converser avec un voyageur qui poursuivait un dessein comme le mien, car il aime beaucoup la musique ; et elle ajouta que non-seulement elle parlait et écrivait l'anglais, mais qu'elle aimait beaucoup tout ce qui vient d'Angleterre.

Je dis alors à Son Altesse que j'avais reçu une lettre de M. Cressener, notre résident à Bonn, lettre qui m'était arrivée trop tard, que j'étais trop pressé pour avoir pu m'en servir ; que ce que je recherchais dans mon voyage, c'était toutes les occasions d'entendre les meilleurs artistes et de lire les ouvrages des grands maîtres allemands, afin de pouvoir rendre justice à leurs talents et à leur génie, en écrivant mon *Histoire de la Musique*. La duchesse voulut bien m'assurer que son frère serait fâché que j'eusse visité sa capitale et Schwetzingen sans avoir été prévenu de ma présence dans ces deux villes.

En quittant cette princesse, M. de Vismes,

toujours obligeant, me ramena à Munich aussi vite que possible, pour assister à un concert que la signora Mingotti donnait en mon honneur, après avoir prévenu en quelques mots les meilleurs musiciens que je n'avais pas encore entendus.

M. Krøener, que je n'avais entendu à Nymphenberg qu'au milieu de l'orchestre, tenait le premier violon. Je rencontrai aussi M. Sechi, très bon hautbois, qui m'eût charmé si je n'eusse entendu Fischer quelque temps auparavant; M. Rheiner, le bassoniste, qui, lors de son séjour en Angleterre, était si malade qu'il ne put jouer qu'une fois en public et que je n'avais pas entendu depuis, a joué ce soir-là; sa santé est presque rétablie. La douceur de ses sons, la netteté de son jeu lui doivent concilier tout juge impartial et le posent comme un artiste distingué et très agréable à entendre.

Madame la Présidente ¹, dame de haut rang, amie et voisine de la Mingotti, ouvrit le concert par un morceau de clavecin, joué avec une précision, une prestesse peu communes.

1. En français dans l'original.

Puis vint un *quintetto*, œuvre de M. Michel, jeune élève de l'école de musique des jésuites. Ce jeune homme a du talent, mais il aurait besoin de la faux du temps et de l'expérience pour émonder ce luxe de musique ; tous les exécutants, dans ce *quintetto*, ont occasion de montrer les qualités de leur instrument et leur habileté d'exécution. Les solos renferment des phrases tour à tour brillantes, pathétiques et gracieuses, et les *tutti* n'ont qu'un défaut, celui d'être trop savants, trop surchargés de modulations *recherchées*.¹

J'ai rarement entendu de composition plus riche comme invention, qui demandât plus d'habileté dans le jeu des exécutants, et qui fût mieux jouée. Elle est écrite pour violon, hautbois, ténor, alto, basson et violoncelle.

Guadagni et Rauzzini assistaient tous deux à ce concert ; ce dernier, que j'avais déjà entendu chanter avec accompagnement d'orchestre, voulut bien chanter encore un air très beau de sa composition, et un autre aussi admirable tiré de l'*Eroe Cinese*, de Sacchini. Dans l'exécution de ces airs, Rauzzini manifesta ses admirables qualités : douceur et

1. En français dans l'original.

étendue de la voix, rapidité et brillant d'exécution, expression pénétrante et goût exquis. J'ai même été surpris de la puissance de sa voix, qui jusqu'alors m'avait paru trop faible pour un grand théâtre; mais alors il ne faisait aucun effort, car aujourd'hui sa voix perçait à travers tout l'orchestre, même dans les *fortissimo*.

Un duetto joué par Sechi et Rheiner (haut-bois et basson), qui termina le concert, me fit souvenir des deux Besozzi, de Turin; aussi bien que leurs instruments, leurs talents et leur goût semblent faits l'un pour l'autre, et il y a entre eux une sorte d'union admirable.

Lorsque ce flot d'harmonie eut pris fin, je me hâtai de courir à l'Opéra-Comique, où se trouvaient l'Electeur et toute sa famille. Le comte Sceau, intendant de la musique de la cour, avait eu la très délicate attention de changer l'affiche, afin de me donner occasion d'entendre la Lodi dans son meilleur rôle. La petite pièce que l'on donnait ce soir-là avait pour titre *Moglie fedele*, musique du signor Guglielmi. La voix de la Lodi est brillante et son style très agréable; mais j'avais vu à Londres Guadagni dans le même rôle; dès lors le jeu de la Lodi ne pouvait plus sur moi

produire le même effet que s'il en eût été autrement.

Après l'opéra, nous eûmes un grand ballet, pantomime ingénieuse et amusante, dont les décors et les costumes étaient originaux et splendides.

Le jour suivant, jour où je devais quitter Munich, à neuf heures du matin, la signora Mingotti, toujours infatigable à me rendre tous les services qui étaient en son pouvoir, avait réuni chez elle en mon honneur un orchestre peu nombreux mais bien choisi, pour me donner occasion d'entendre deux des élèves de Tartini, MM. Holtzbogen et Lobst, que des raisons politiques l'avaient empêché d'inviter la veille. Ces deux excellents artistes étaient jadis aux gages du feu duc de Bavière et touchent encore une pension, bien qu'ils n'aient que de rares occasions de se faire entendre.

Holtzbogen a une grande main, un son pur et plus de feu qu'on n'en rencontre d'habitude chez les élèves de Tartini, école remarquable plutôt par la délicatesse, l'expression et le fini du chant que par l'esprit et la variété du style. Cet artiste, bon compositeur, nous joua d'une façon vraiment magistrale un concerto de sa façon.

Lobst mit une grande délicatesse dans un concerto de Tartini ¹; naturellement timide, son manque de pratique n'est pas fait pour l'aguerrir; cependant, malgré ces désavantages, il se montra digne élève de son maître.

Après ces deux beaux morceaux, la signora Rosa Capranica, de service à la cour, élève de la Mingotti, venue de Rome avec l'Electrice douairière de Saxe, nous fit entendre un air très difficile de Traetta ²; elle le chanta avec une grande netteté et l'effet en fut agréable. Cette artiste est jeune, ses qualités naturelles présagent beaucoup; si elle n'arrive à rien, sous la direction d'un professeur tel que la Mingotti, il faudra l'accuser complètement de mauvaise volonté. ³

La ville de Munich est une des plus belles, des mieux construites de toute l'Allemagne; je

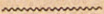
1. *Giuseppe Tartini* (1692-1770), un des grands chefs d'école de violon, professeur éminent, a été le maître des artistes français *Pagin* et *Lahoussaye*.

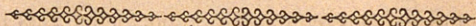
2. *Tomasso Traetta* (1727-1779), élève de Durante, compositeur dramatique, avait sur l'union des paroles et de la musique les mêmes idées que Gluck, tout en restant très italien.

3. La *Capranica* épousa *Lobst* et se rendit avec lui en Italie, en 1792; elle y retrouva le même succès qu'à Munich.

suis vraiment confus de rapporter ici tous les honneurs, toutes les faveurs que l'on m'y a prodigués pendant mon trop court séjour ; tout ce que je puis ajouter à cet article, c'est que j'ai quitté Munich avec un profond regret ; j'y ai connu tant de personnes honorables, tant de protecteurs, que je me désolais de n'y pouvoir rester plus longtemps pour les remercier moi-même de leur amabilité et de leurs bons offices.

L'Electeur qui régnait alors en Bavière était *Maximilien-Joseph*, fils de Charles-Albert et de Marie-Amélie, fille de l'empereur Joseph I^{er} ; né en 1727, il monta sur le trône en 1745, et mourut en 1777, sans postérité. Il avait épousé Marie-Anne, fille de Frédéric-Auguste II, roi de Saxe.





IX

SUR LE DANUBE

Passau. — Le Danube et ses rives. — Disette. —
Linz. — Spieburg. — Ens. — Strudel. — Ips. —
Melk. — Stein. — Krems. — Chants populaires. —
Arrivée à Vienne.

PASSAU est dans la position la plus escarpée et la plus étonnante que j'aie vue; la ville est construite sur le flanc et le sommet d'une montagne à pic, sur la rive droite du Danube. En face se dresse un autre rocher, vis-à-vis celui sur lequel la ville est bâtie; on n'y voit que quelques maisons.

Passau est une grande cité impériale. Dans la cathédrale, magnifique monument moderne d'ordre corinthien, se trouve un bel orgue qui mérite l'attention. Le buffet n'est que sculpture et dorure, les tuyaux sont polis dans toute leur longueur. Il est divisé en deux parties, les gros tuyaux de chaque côté; un positif complet occupe le milieu, réunit ainsi les deux corps du buffet et laisse passer le jour

de la fenêtre. Cet orgue est de ceux que les facteurs appellent un *trente-deux pieds*.

M. Snetzler, qui l'a dernièrement réparé, a construit quelques tuyaux de montre, mais il y a peu de variété dans les jeux de l'intérieur. Ce facteur a ajouté une *voix humaine* et une *dulciana* octavante au positif; ce sont les deux meilleurs jeux de solo que contienne l'instrument.

De chaque côté du chœur de l'église se trouve un petit orgue dont les tuyaux sont si brillants que je ne peux m'empêcher de penser qu'ils sont en argent; mon cicerone, il est vrai, qui m'avait montré le grand orgue, m'affirmait que ces tuyaux étaient en argent; mais comme il m'en avait dit autant de la montre du grand orgue et que j'étais certain de son erreur, je ne m'en rapportai pas à sa parole.

Aux portes de la ville, trois rivières se rencontrent : l'*Inn* à droite; à gauche, l'*Ilz*; au milieu, le *Danube*. A partir de ce point de jonction, le Danube devient de plus en plus rapide. Ses rives, de chaque côté, à une grande distance de Passau, sont bordées de rochers et de montagnes aussi élevés qu'à Bristol, mais ici ils sont couverts de sapins et de buis, et la

vue en est moins terrifiante, malgré leur escarpement.

A quatre milles de Passau, nous avons à gauche l'Autriche, à droite la Bavière, jusqu'à Ingelhartzeil, ville où nous faisons une heureuse entrée sur les terres de l'Autriche. Le Danube court ainsi longtemps entre deux hautes chaînes de montagnes; il est parfois si resserré, si encaissé dans ses rives, qu'il est plus étroit que la Tamise à Mortlake. La pente en est si rapide que l'on ne voit pas l'eau à un quart de mille, et le choc contre les rochers en est si bruyant, si violent, qu'elle semble tomber en cataractes.

Dès que l'on entre en Autriche, la monnaie baisse comme valeur; une pièce d'argent qui en Bavière vaut douze *creuzers*, tombe instantanément à dix; le *florin* de 60 *creuzers* n'en vaut plus que 50; le *ducat* de 5 florins est réduit à 4 fl. 12 cr., et le *souverain* de 15 florins à 12 fl. 15 cr.; le *louis d'or* tombe de 11 à 9 florins 12 cr., et une *grande couronne* à 2 florins.

Nous fîmes plus de huit lieues de chemin entre deux montagnes et nous stoppâmes le soir dans une misérable bourgade, où nous ne pûmes trouver de rafraîchissements; j'avais

nourri l'espoir de m'approvisionner moi-même pour les deux jours suivants, le vendredi et le samedi ; mais j'étais en Autriche, en pays catholique, et je ne trouvai que du *maigre*.

J'avais bouché, avec du foin et des étoupes, les fentes de ma cabine ; j'avais mis un bouton neuf à la porte, je m'étais résigné à n'avoir qu'une couverture malpropre, et d'un éclat de sapin je m'étais fait des mouchettes ; mais hélas ! l'essentiel me manquait ; c'était bien là le confort extérieur, mais je n'avais rien à me mettre sous la dent ! Mon dernier morceau de viande froide était tellement gâté que malgré tout mon appétit je le jetai dans le Danube ! Plus de pain, j'avais tout mangé ! je n'avais sous la main que du *pompernichl*, mais si noir, si acide que la vue et le goût en étaient rebutés.

Vendredi 28 août.

Le fleuve continue de rouler ses flots à travers les mêmes bois, le même pays sauvage et romantique ; pour le passant et le voyageur, c'est très agréable, très émouvant ; mais les pauvres habitants n'y trouvent que du bois de chauffage. Pendant cinquante milles on ne rencontre ni prés ni cultures. Moutons,

bœufs, etc., tout cela est plus qu'étranger à ce pays. Je demandai ce qu'il y avait derrière ces montagnes; d'immenses forêts, me répondit-on. Vers Asha, le pays s'ouvre un peu.

Quelle masse d'eau, dans cet endroit ! Rivières sur rivières tombent dans le Danube, et celui-ci, loin de s'élargir, gagne plutôt en profondeur; nombre de petites branches s'en détachent et forment des îles de chaque côté de cette masse d'eau; toutefois, aux approches de Lintz, le pays s'élargit et s'aplanit; de hautes montagnes couvertes de forêts s'élèvent à l'horizon.

Les approches de Lintz, par la voie du Danube, offrent un magnifique spectacle. Sur chaque rive du fleuve s'étend une route, dominée par de hautes montagnes et des rochers couverts de bois, et qui encaissent de plus en plus le cours du Danube. La citadelle vue à distance, les maisons, les couvents perchés au sommet des collines les plus abruptes font un effet superbe. Le pont franchit le Danube sur vingt arches de grande largeur; la ville entière est construite sur les flancs et les sommets des hauteurs, et sa position rappelle celle de Passau. Les églises étaient fermées, car

il était midi lorsque nous arrivâmes; j'obtins cependant la permission d'entrer à la Collégiale et d'y voir un grand orgue.

Ce pays montre des dehors de piété comme je n'en ai pas vu auparavant dans les pays catholiques les plus religieux. Tout le long du Danube, près de chaque ville, se dressent de petites chapelles, à vingt ou trente yards l'une de l'autre, parfois sur le flanc des montagnes, là où il n'y a pas de place pour un sentier¹. Je n'ai pas vu à Lintz une seule maison qui n'ait, peinte ou sculptée, son image de la Vierge ou d'un saint.

Je me promenai dans la ville pendant près de deux heures; c'était jour de marché et le marché était pauvre; je n'y vis rien d'appétissant d'ailleurs (c'était un vendredi) : de mauvais fromages, de mauvais fruits, pommes, poires et raisins secs; et en fait d'autres marchandises, des rubans, des jouets, des livres de piété fort ordinaires et de méchantes images de la Vierge et des saints. Je ne rencontrai aucun beau magasin, bien que la ville renferme

1. Ces chapelles ne sont pas assez spacieuses pour nécessiter la présence d'un clerc ou d'un prêtre; ce ne sont que de petits oratoires où on renferme une statue de la Vierge ou un crucifix.

nombre de maisons belles et fastueuses. Les pignons pointus et les clochers à la mode de Bavière sont aussi en usage dans la bonne ville de Lintz.

A *Spieburg*, outre les ruines d'un vieux château, situé dans une petite île du Danube, on trouve la première des cataractes du Danube, que l'on dit fort dangereuse; aujourd'hui cette chute d'eau se contente de faire du bruit.

Ens, ville considérable, s'aperçoit sur la rive droite; jusqu'à la nuit nous traversâmes un pays fort désagréable; le fleuve, semblable à une mer, est parfois si large qu'à peine peut-on voir la terre; d'autres fois il est plus resserré et parsemé d'îles qui le divisent en petits canaux. Notre radeau s'arrêta près d'un hangar, sur la rive gauche, et les passagers prirent terre pour passer la nuit. Pour moi, je restai dans ma cabine, où je crus être mieux pour dormir que les autres voyageurs; quant aux provisions, nous fûmes tous traités sur le même pied. A grand'peine mon valet Pierre gravit les rochers de la côte jusqu'à un village, et se procura une demi-douzaine d'œufs, qu'il m'apporta triomphant. Hélas! hélas! deux

étaient gâtés, un troisième était habité, et comme c'était jour de jeûne, en conscience je ne les pus manger !

Le samedi, à cinq heures du matin, nous partions ; mais, après avoir fait trois ou quatre milles, nous nous arrêtâmes : un épais brouillard rendait la navigation dangereuse au milieu des rochers, des bancs de sable et des îlots. Lorsqu'il fut dissipé, nous arrivâmes promptement en vue de *Strudel*, située dans la plus grande plaine que j'aie vue depuis mon passage des Alpes. C'est là que se trouvent la fameuse cataracte et le tourbillon que les Allemands, dans leur frayeur, disent être la demeure *du diable* (*der Teufel*) ; mais, malgré tous leurs dires, cela me parut moins formidable que je ne m'y attendais.

La jolie ville d'*Ips*, avec sa grande caserne neuve, est bâtie dans une grande plaine qui ouvre un magnifique horizon. C'est à partir d'*Ips* que commence la fabrication du vin d'Autriche ; c'est un vin blanc de bonne apparence et agréable au goût, mais on n'en récolte qu'une petite quantité.

A *Melk*, sur la rive droite du Danube, se trouve un beau monastère de bénédictins, qui semble couvrir les deux tiers de la ville; l'architecture en est grandiose et il paraît nouvellement construit; la rive gauche est couverte de vignes. Cette contrée me sembla pauvre sous le rapport de l'agriculture; j'ai déjà remarqué, je crois, que les immenses bois et forêts, dans plusieurs parties de l'Allemagne, donnent au pays un aspect sauvage et pittoresque; et pour tout dire, à l'exception des grandes villes commerçantes et des résidences princières, les Allemands m'ont paru très primitifs et peu civilisés.

Jusqu'à *Stein*, le pays devient de plus en plus sauvage; les rochers, de chaque côté du fleuve, sont parfois si élevés qu'à deux ou trois heures de l'après-midi ils interceptent les rayons du soleil. A *Stein* se trouve un grand pont de bois, de vingt-cinq ou vingt-six arches très ouvertes; ce pont conduit à *Krems*, où les jésuites possèdent un collège somptueux, placé sur une montagne; cet édifice a toutes les apparences d'un palais royal, beaucoup plus que

tout ce dont nous pouvons nous vanter en Angleterre. Stein est situé sur la rive gauche du Danube et Krems sur la rive droite, en descendant le cours du fleuve. Arrivé là, notre radeau jeta l'ancre, pour passer la nuit, bien qu'il ne fût que cinq heures; il est vrai que nous ne nous étions arrêtés que le matin à cause du brouillard. Nous sommes à cinquante milles de Vienne, et notre coquin de *flossmeister*, notre patron, m'assurait, comme chacun à Munich, que nous arriverions le samedi soir dans la capitale de l'Autriche.

L'église des jésuites de Krems possède un orgue de grandes dimensions. Dans ce pays, et le long de la route de Vienne, le bas peuple dans les ateliers et les cabarets, les laboureurs à leur ouvrage, se divertissent en chantant à deux parties, quelquefois à trois ou quatre.

Près d'Ips, nous rencontrâmes un grand nombre de bohémiennes, que j'aurais volontiers traitées de *gypsies*, se rendant en pèlerinage à Sainte-Marie-Tafel, église perchée sur un sommet fort élevé, en face de la ville, sur l'autre rive du Danube. Personne ne put me

dire pourquoi on l'appelle Sainte-Marie-Tafel ; mais il est très probable que cette appellation lui vient de la forme de la montagne où elle est située et qui ressemble à une table.

Ces bonnes femmes, d'ailleurs, ne chantaient pas en parties, comme les gens du peuple, mais bien en *canto fermo* (en plainchant), ainsi que je l'avais entendu faire par les Italiens au pèlerinage d'Assise. Le bruit de leurs voix s'entendait à plusieurs milles, conduit sur la surface du fleuve par le courant et la brise, sans interruption.

Mes impressions musicales pendant cette semaine n'ont rien que d'ordinaire ; à peine méritent-elles d'être conservées. Je dois cependant ajouter à ce que j'ai déjà dit, concernant mon voyage musical en Autriche, qu'à Stein, vis-à-vis de Krems, j'ai entendu plusieurs fois chanter à quatre parties, d'une manière satisfaisante ; quels étaient les chanteurs, je ne le pus savoir, nous descendions alors le courant du Danube ; mais d'heureuses circonstances me permirent d'entendre une aussi bonne musique que si on l'eût préparée à mon intention ; une femme chantait la partie de dessus, et non-seulement la mélodie était rendue avec

goût et simplicité, mais l'harmonie avait tout l'avantage d'être adoucie et augmentée par la distance, ce qui, pour moi, produisait l'effet d'un lointain plus ou moins accentué. Les chanteurs se comprenaient si bien et mettaient tant d'ensemble dans leurs finales que chacun de leurs chœurs possédait, dans toutes ses parties, ce genre d'égalité que produit un même nombre de notes, lorsque l'on joue de l'orgue en usant de l'*expression*.

Sur les rives du fleuve, les soldats et les jeunes gens du peuple qui se promenaient chantaient fréquemment et jamais à moins de deux parties.

Il est difficile d'expliquer cette facilité de chanter à plusieurs parties chez les habitants de tel pays, plutôt que chez ceux de tel autre : dans les pays catholiques romains, cela vient-il de ce qu'ils entendent souvent dans leurs églises chanter en chœur, je ne saurais le dire ; mais un fait certain pour moi, c'est qu'en Angleterre un maître et son élève prennent des peines infinies avant que le jeune étudiant puisse exécuter avec sûreté une partie d'accompagnement sur la plus simple mélodie imaginable ; et je ne me rappelle pas avoir jamais entendu les chanteurs des rues, à

Londres ou dans nos autres villes, essayer de chanter à deux parties.

Je parlerai plus loin de cette faculté qui se trouve chez les Allemands.

Dimanche 30 août.

La journée s'est passée sans que nous eussions pu arriver jusqu'à Vienne, comme je m'en étais flatté; un officier qui naviguait avec moi tenta, mais en vain, de me procurer une voiture pour arriver plus vite.

Aux approches de Vienne, la contrée devient moins sauvage; les vignobles couvrent les montagnes les plus élevées, et de grandes îles, en nombre considérable, divisent le courant du Danube.

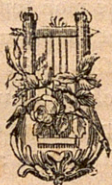
Tuln, petite ville forte, nous montre une belle église et un beau couvent, qui, avec une belle douane, constituent habituellement toutes les beautés de l'Autriche.

A *Kor-Neuburg*, la citadelle bâtie solidement au sommet d'une haute montagne, commande la rivière et la ville.

A *Nusdorf*, village à trois milles de Vienne, ne possédant qu'une église et une douane, je faillis perdre patience sur ce qu'on me dit que, sous aucun prétexte, notre radeau ne pouvait entrer à Vienne, parce que c'était dimanche. Il était alors cinq heures, et depuis dix-sept jours j'étais enfermé dans un bateau, où j'aurais trouvé le temps moins long si j'avais eu quelque chose à manger; mais la colère et la perte de mon temps ne me laissèrent pas l'envie et la patience d'attendre le débarquement; enfin, après une grande heure et demie passée à chercher un véhicule quelconque, je finis par trouver une misérable barque pour aller à Vienne avec mon domestique.

Ce voyage m'apprit peu de choses sur la musique allemande, mais il m'instruisit beaucoup au sujet des habitants et des contrées à travers lesquels je passai. J'eus ainsi l'occasion de m'arrêter dans chaque ville importante, où je visitai les églises, sans pouvoir néanmoins, faute de temps, faire connaissance avec les artistes ou ramasser des matériaux historiques; quant à ce qui concerne la musique

nationale ou populaire, les chants primitifs que j'entendis de la bouche des paysans et des mariniers m'en donnèrent une idée plus vraie, plus complète que les mélodies défigurées, mélangées, *italianisées*, que l'on entend dans les capitales de ces pays lointains.





TABLE

	PAGES
Préface	VII
Notice sur Ch. Burney	XIII
I. MANHEIM. — La musique militaire. — La ville. — <i>Zémire et Azor</i> . — La bibliothèque	1
II. SCHWETZINGEN. — L'orchestre de l'Électeur et les artistes du chant. — La <i>Contadina</i> . — La Danzi. — Qualités et défauts de l'orchestre. — L'Altesse mélomane....	6
III. LUDWIGSBURG. — La cour de Wurtemberg. — Les artistes de l'orchestre, les chanteurs. — Les soldats de Son Altesse. — Conservatoires de jeunes gens et de jeunes filles. — Schubart. — Conversation italo-latine.....	15

	PAGES
IV. ULM. — L'orgue de la Cathédrale. — Les <i>Maîtres chanteurs</i> . — Départ pour Augsbourg	26
V. AUGSBOURG. — La Cathédrale. — Un abus; sévérité du jeu des organistes allemands. — Pauvreté artistique des villes impériales. — Augsbourg et ses habitants...	28
VI. MUNICH. — Richesses musicales de cette ville. — Panzachi, Guadagni, la Mingotti; souvenirs de Londres. — L'Électrice douairière de Saxe et son opéra de <i>Talestris</i> . — Rauzzini. — Au théâtre de l'Électeur. — La Lodi. — La bibliothèque de Son Altesse	32
VII. NYMPHENBURG. — Le château et ses habitants. — Naumann. — Burney et l'Électrice de Saxe. — Conversation. — Le Prince Electeur. — Nouvelle audience. — Le concert à la cour; les virtuoses couronnés. — Rauzzini. — Le dîner improvisé. — Retour à Munich.	40
VIII. MUNICH. — La bibliothèque. — Les Pauvres Écoliers; les Jésuites. — Les <i>Finti Gemelli</i> . — La Lodi. — La Manservisi. — Fiorini. — Concert intime. — Histoire	

	PAGES
de la Mingotti. — L'Abbesse, Porpora, Hasse, la Faustina, Farinelli. — Le prince polonais Sapieha. — La musique polonaise. — Grand concert chez l'Élec- teur. — Les artistes. — Départ de Munich pour Vienne.....	52
IX. SUR LE DANUBE. — Passau. — Le Danube et ses rives. — Disette. — Lintz. — Spieburg. — Ens. — Strudel. — Ips. — Melk. — Stein. — Krems. — Chants populaires. — Arrivée à Vienne.....	80

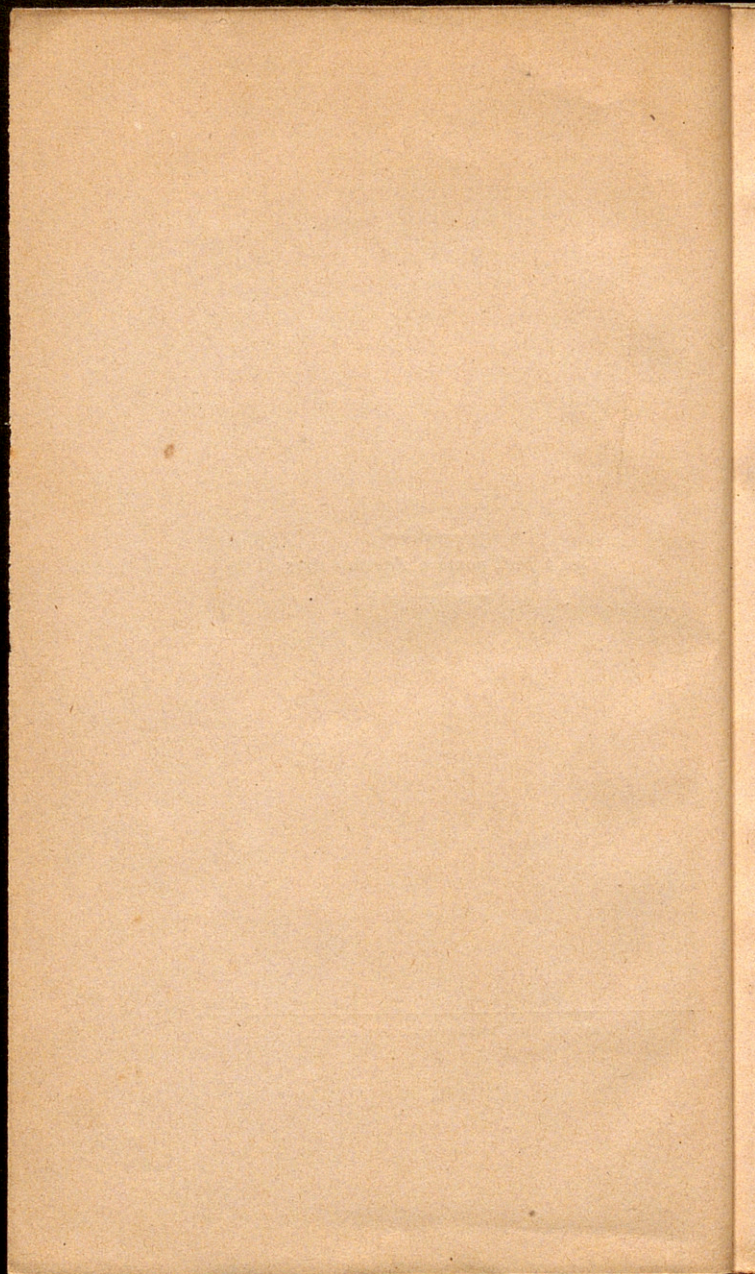


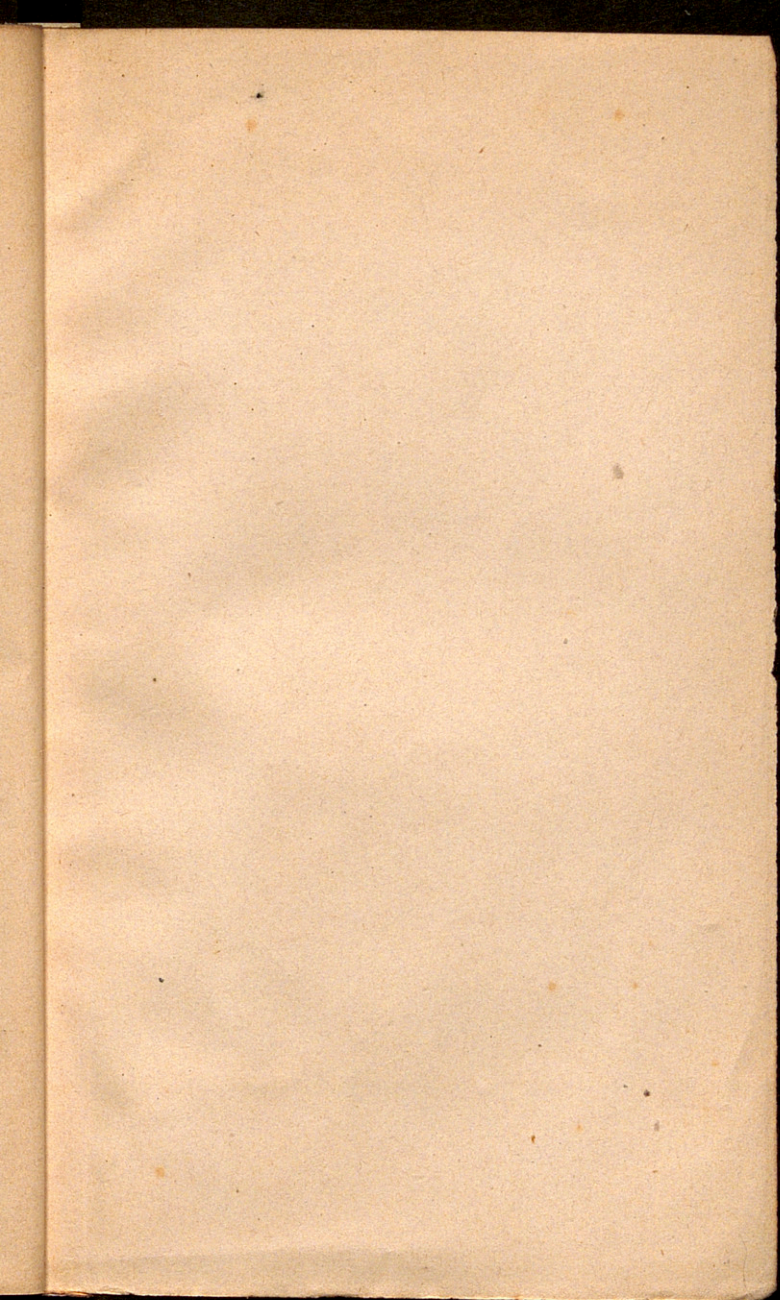
THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND
ANATOMY
OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND
ANATOMY
OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND
ANATOMY

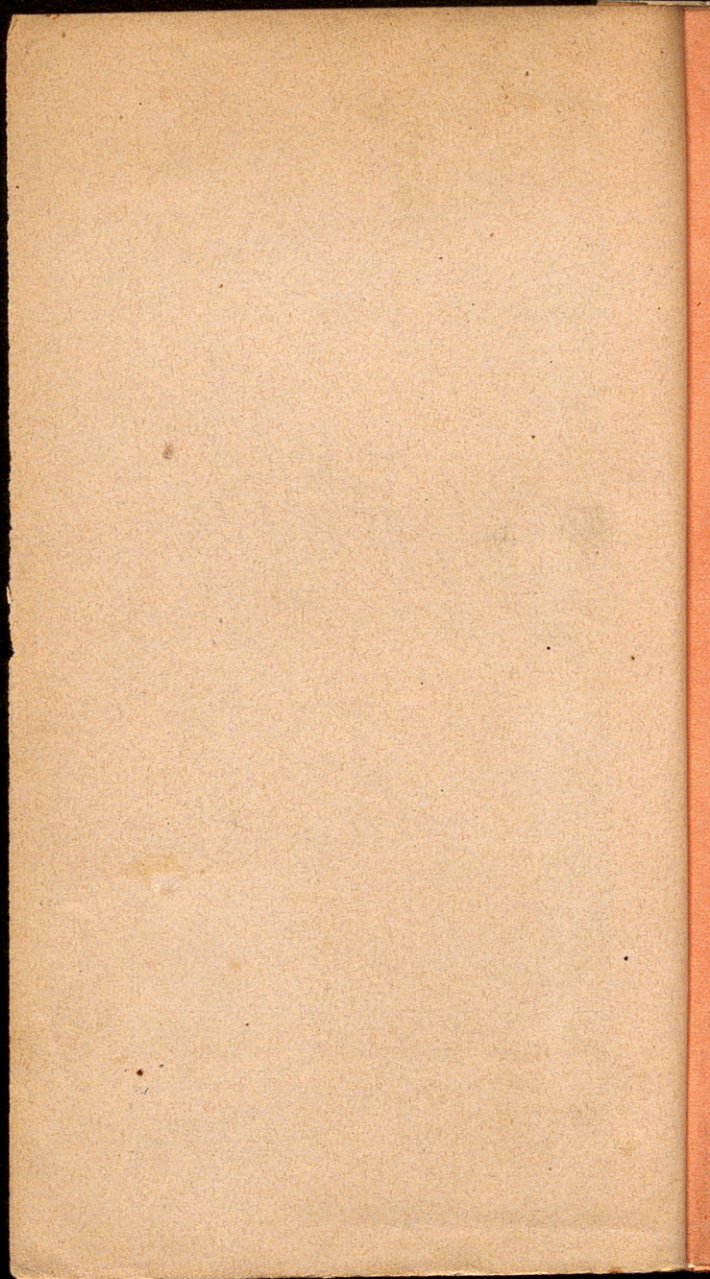



~~~~~  
*Tiré à petit nombre d'exemplaires.*  
~~~~~

AUTUN, IMP. DE JUSSIEU PÈRE ET FILS.







ORFEÓ CATALÀ
BIBLIOTECA

BARCELONA

Reg. 575

Sig. 78 (43) S

Bor

17-VIII-C/4

